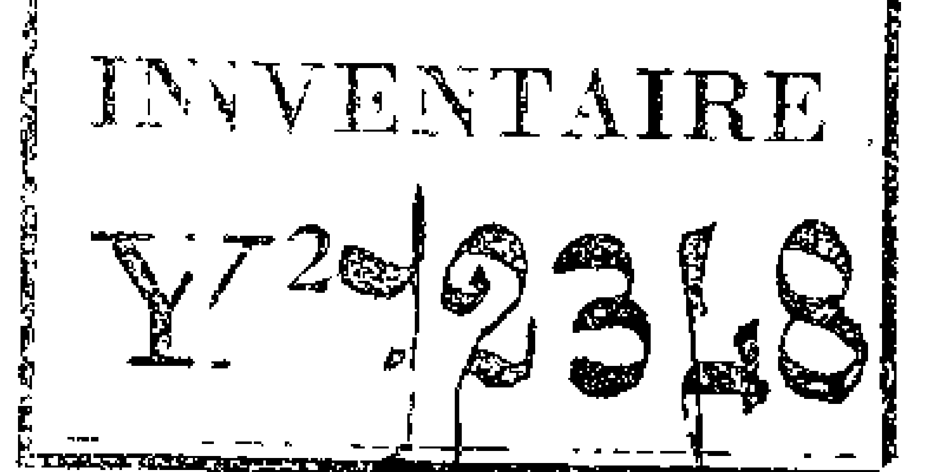


Sainte-Périne, souvenirs contemporains, par M. Valery







Sainte-Périne.

SOUVENIRS
CONTEMPORAINS.

Par Mr Valery.

Known too late!
SHAKSPEARE.

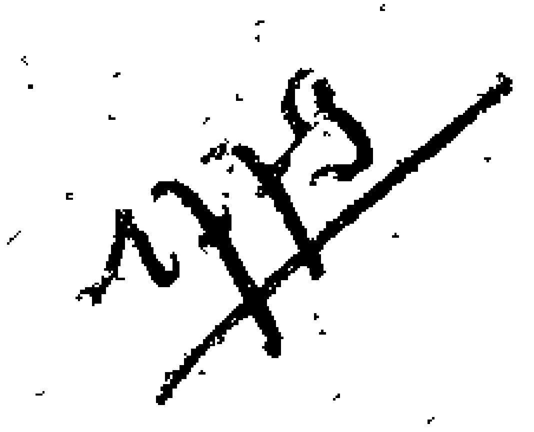
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sut encor se produire.
LA FONTAINE.

PARIS.
PONTHIEU ET Cie, LIBRAIRES,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

LEIPZIG. — LEOPOLD VOSS.

1826.

SAINTE-PÉRINE.

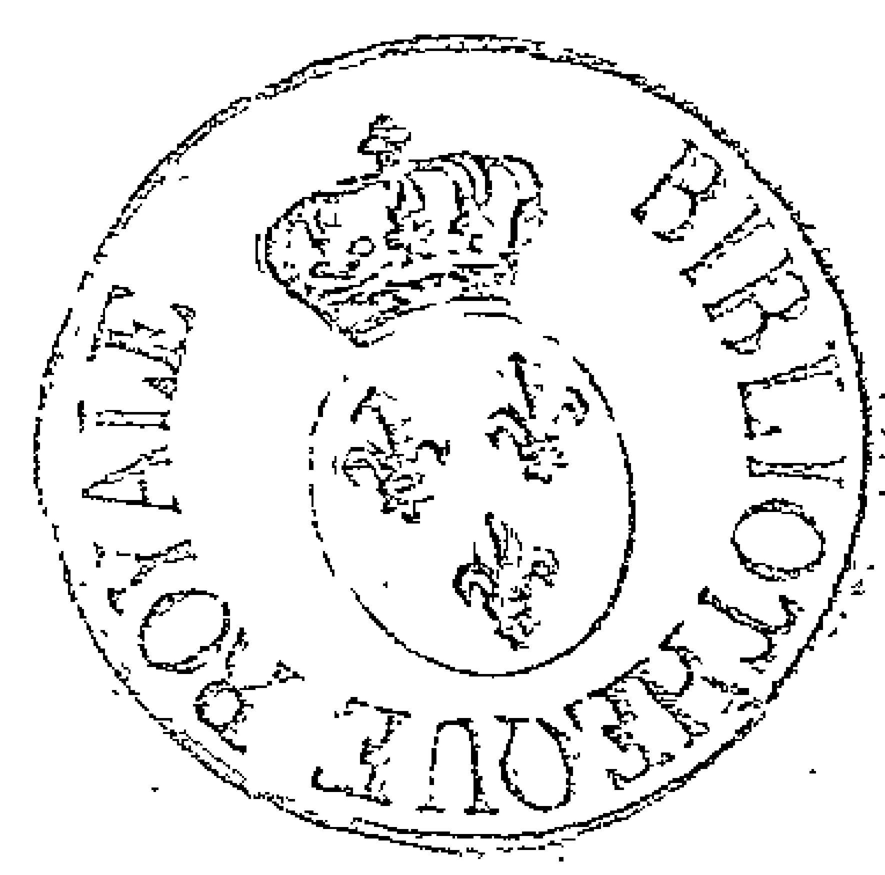


IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. PINARD,
RUE D'ANJOU-DAUPHINE, N° 8, A PARIS.

SAINTE-PÉRINE.

SOUVENIRS CONTEMPORAINS.

Par Mr Valery.



Known too late!

SHAKSPEARE.

L'amitié modéra leurs feux sans les détruire.
Et par des traits d'amour sut encor se produire.

LA FONTAINE.

PARIS.


PONTHIEU ET Cie LIBRAIRES,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS.

LEIPZIG,

LÉOPOLD VOSS.

1826.



PRÉFACE.

Le sujet de ce petit ouvrage doit paraitre bizarre: des amans de soixante ans, dans un hospice*, voilà

* L'Institution de Sainte-Périne, située à Chaillot, occupe les bâtimens de l'ancien monastère des religieuses

certes de singuliers héros de roman. Il semble néanmoins que tout ce qui est naturel et vrai peut se dire, et que la saison même des regrets peut quelquefois intéresser.

L'âge des deux personna-

de Sainte Périne. Cette maison, créée en 1801, reçoit les personnes âgées, hommes et femmes, qui paient une pension annuelle, ou bien une somme fixe au moment de leur admission.

ges principaux a permis de peindre une époque assez étendue de la société française, époque marquée par un grand changement de mœurs, d'habitudes et de manières, puisqu'elle comprend la seconde moitié du dernier siècle et le temps actuel. Indépendamment des observations qui me sont propres, les récits complaisans de nos vieillards,

la lecture attentive des mémoires nombreux et détaillés que l'on publie chaque jour, répondront peut-être de la fidélité de cette esquisse.

Je ne sais si quelques personnes ne seront point étonnées d'opinions, de sentimens qui paraissent contradictoires. La réponse à ce genre de reproches serait facile : la vérité des carac-

tères et du langage doit être la première règle de tout écrivain, même dans les compositions les plus simples, et il ne dépend point de lui de ne pas mettre dans la bouche de ses personnages les réflexions que leur éducation, leur état, leur position dans le monde, ont dû leur suggérer. Ces oppositions, qui donnent de la variété et du mouve-

ment au récit, ne sont point des inconséquences.

Je n'affecterai point, et je n'ai pas le droit de demander grâce pour la futilité de ce travail. Quoique livré par devoir et par goût à des occupations studieuses, je ne pense pas que le soin de rechercher, de constater, s'il est permis de le dire, les états successifs de la société puisse

être regardé comme quelque chose de si frivole et de si vulgaire; et d'ailleurs un écrivain ne doit-il pas être moins jugé par la sphère dans laquelle il se place que par la manière dont il a essayé de la remplir?

SAINTE-PÉRINE.



La société renferme d'ordinaire le besoin et la faculté d'aimer dans une petite et fugitive portion de la vie, époque d'enthousiasme et

de folie, pendant laquelle l'on n'a presque jamais le temps ni les moyens de bien chercher et de bien choisir. Mais ces limites fixées par le monde, le cœur ne les connaît point; il défend, il prolonge éternellement les sentimens qui le charment; il se nourrit de souvenirs, et cette vie nouvelle, cette réminiscence des passions, n'a ni les mécomptes, ni l'amertume des passions véritables. Quelquefois même, après de longues espérances déçues, cette sensibilité trouve enfin un digne et tardif emploi; elle semble alors

renaître, et ses transports, plus doux, animent et consolent les derniers momens de notre existence. On trouvera peut-être, dans l'histoire suivante, un développement fidèle de cette situation et des émotions qu'elle fait naître*.

M. d'Olmont, retiré du service, s'était, depuis quelque temps,

* Une dame d'un esprit distingué, madame Sophie P*****, auteur du *Prêtre*, vient de publier un conte très agréable ayant pour titre *les Dernières Amours*, et qui fait partie de son piquant recueil intitulé *l'Écrivain public*, ou *Observations sur les Mœurs et les Usages du Peuple au commencement du dix-neuvième siècle*.

fixé à Sainte-Périne. Dans sa maturité, l'isolement causait à son âme vive et tendre une sorte d'effroi, et, quoiqu'il fût souvent seul, il aimait à sentir que des hommes étaient près de lui. Quelques débris d'une immense fortune, et sa pension de la guerre, suffisaient à ses besoins. Au milieu d'une vie remplie par les voyages et le service militaire, M. d'Olmont avait autrefois composé quelques ouvrages pleins de sentiment; il possédait le talent de la peinture, de la musique; il s'était même livré avec succès à des expé-

riences de physique, de chimie; enfin il avait une certaine passion universelle du vrai, sous quelque forme qu'il pût espérer de le trouver. Ce besoin et cette variété de goûts avaient conservé à M. d'Olmont une singulière jeunesse d'esprit qui le rendait un des plus aimables, des plus heureux en apparence, et certainement des meilleurs hommes qui eussent jamais existé.

Parmi les modestes habitans du refuge de Sainte-Périne, M. d'Olmont avait été vivement frappé du maintien simple et noble, des

expressions élégantes, de la prononciation naturelle, et surtout de la physionomie, pleine à la fois de calme et de sensibilité, d'une femme qui était comme lui nouvellement arrivée.

Il semble exister entre les personnes bien nées, quelle que soit la rigueur de leur sort, une certaine sympathie, un instinct secret qui se révèle sans pouvoir se définir, et qu'un mot, qu'un geste suffit pour indiquer : c'est pour le naturel et le bon goût dans la société le trait célèbre du poëte sur la démarche d'une déesse.

M. d'Olmont avait aussitôt demandé le nom de la femme qui lui paraissait si distinguée, mais on ne le savait pas encore. Seulement tout le monde convenait qu'il n'était jamais entré à Sainte-Périne de personne comme celle-là; telle était même la bienveillance qu'elle avait déjà universellement inspirée, qu'on allait jusqu'à refuser de croire à l'âge qu'elle devait avoir, tant elle était loin de le paraître; et cette bienveillance faisait taire la prétention à échapper aux outrages du temps, commune chez tous ces vieillards,

ruines vivantes que ne consolait guère le voisinage d'autres débris.

Peu de temps après, M. d'Olmont, se promenant proche du Pavillon *, fut attiré par le bruit d'un piano sur lequel on exécutait un air déjà un peu ancien, mais touchant, et avec une supériorité dont il était excellent juge. Cet endroit solitaire du jardin avait été singulièrement embelli : des fleurs brillantes et bien cultivées faisaient un vrai parterre de cette petite terrasse; un berceau était

* Petite maison très jolie à l'extrémité du jardin.

au milieu, tapissé de plantes souples et odorantes, et trois siéges d'un bois flexible et entrelacé composaient tout ce mobilier champêtre *. M. d'Olmont apprit alors que la partie de Sainte-Périne, pour laquelle il éprouvait tant de charme et de sympathie, venait d'être occupée par Mme de Melval. Il tressaillit à ce nom, et plus que jamais il désira de rencontrer et d'entendre l'hôte nouveau de cette maison.

* Si l'expression n'était un peu trop solennelle, on pourrait ajouter que ces divers détails sont *historiques*.

Mme de Melval descendait d'une des premières races militaires de la France ; la petite fille de *** vivait retirée à Sainte-Périne avec une pension de douze cents francs, dont une moitié lui était payée, et l'autre devait l'être à l'hospice *. Cette extrême médiocrité était le moindre des malheurs de Mme de Melval; elle ne paraissait même point la sentir : sa tristesse habituelle avait une source plus élevée ; elle tenait à une existence détruite dès sa première jeunesse par un mariage mal as-

* Historique.

sorti, à ce regret inconsolable de n'avoir pu jamais s'attacher et se faire entendre. Les longs chagrins de Mme de Melval, sans troubler l'inaltérable douceur de son caractère, avaient produit en elle cette sorte d'indifférence extérieure sur les choses de la vie et sur son propre sort, résultat ordinaire, pour les âmes élevées, de l'isolement au milieu du monde. Mais les sentimens de cette femme infortunée, renfermés long-temps et contraints, avaient encore toute leur exaltation naturelle, et ils ne s'étaient point usés par cette acti-

vité et cette énergie vulgaire des vanités ou des intérêts.

La vie de Sainte-Périne, à la magnificence près, ressemble assez à la vie de château : chacun occupe une chambre particulière, et peut s'y faire servir ; les repas, les réunions sont en commun, à des heures fixes ; enfin il n'y a pas jusqu'à la ferme, placée à l'extrémité du vaste jardin auquel l'on pourrait, vu son étendue, faire honneur du titre de parc, qui ne complète cette sorte d'illusion. Sainte-Périne diffère encore, sous de plus importans

rapports, des hospices ordinaires : une éducation libérale, une vie sans tache, des habitudes honnêtes sont, avec une extrême infortune, les conditions premières d'admission ; et cette maison, cette institution, ainsi qu'elle s'appelle noblement, est, si l'on peut le dire, le manoir du malheur comme il faut.

L'espoir de trouver une occasion naturelle d'entretenir Mme de Melval était depuis long-temps le but des promenades de M. d'Olmont. Un matin, l'ayant rencontrée au détour d'une allée, seule

comme à son ordinaire : « Permettez-moi, lui dit-il avec respect, de vous témoigner ma surprise de rencontrer ici une personne telle que vous. — Pourquoi, Monsieur, ne vous exprimerais-je pas à mon tour le même étonnement ? —Tout est dans la destinée de l'homme, reprit M. d'Olmont; mais il est une sorte d'infortunes dont la femme semblerait ne devoir jamais être atteinte. — Les malheurs que l'on voit, Monsieur, sont presque toujours les moins tristes ; la pitié les adoucit, ils finissent par devenir une espèce

d'habitude ; la seule souffrance de l'âme est incurable ; la religion même n'a point tenté de la guérir, puisqu'elle en a fait un mérite dont elle s'est réservé la récompense. »

La simplicité que Mme de Melval portait jusque dans sa douleur, ne permettait guère de l'interroger long-temps, puisque jamais elle ne faisait entendre ni plainte ni regret. M. d'Olmont était toutefois singulièrement attiré par le charme de sa conversation ; il avait désiré être reçu chez Mme de Melval, et n'avait pu

l'obtenir, tant elle paraissait décidée à vivre dans une retraite profonde ; souvent il la pressa de lui parler d'elle, mais Mme de Melval s'excusait toujours avec modestie sur le peu d'intérêt d'un tel entretien. « Il n'est permis de parler de soi, disait-elle, qu'à ceux dont la vie offre des leçons ou des exemples : les malheurs, comme les succès, quand ils ne sont que personnels, n'ont rien qui instruise ou qui attache.

Enfin, après quelques semaines des plus vives instances et de cette sorte d'intimité d'instinct et de

pressentiment qui peut se passer du temps, un matin qu'ils se trouvaient seuls assis dans un endroit écarté, Mme de Melval consentit à satisfaire la curiosité de M. d'Olmont : elle commença son récit en ces termes :

« La première partie de ma « vie fut heureuse et paisible. « Mon père avait épousé la femme « qu'il aimait; témoin du calme « de cette union fortunée, je « crus trop que le bonheur était « tout simple dans le mariage. A « cette époque de ma jeunesse, « l'amour pour mes parens avait

« suffi aux besoins de mon cœur ;
« j'ignorais cette sensibilité,
« moins intime peut-être, mais
« plus étendue, plus vive, qui
« se révèle plus tard et fait le
« charme ou le tourment du reste
« de la vie. Excepté quelques vi-
« sites chez la maréchale d'A*.,
« parente de mon père, nous me-
« nions une vie assez retirée, no-
« tre famille ayant sacrifié au ser-
« vice presque toute sa fortune. »

M. d'Olmont ne put ici s'empêcher d'interrompre Mme de Melval. « J'allais aussi, lui dit-il, chez la maréchale d'A*. Com-

bien je regrette de ne vous y avoir pas rencontrée!... Je me rappelle très bien avoir entendu vanter votre bonne grâce et vos talens. »

« La maréchale d'A*., reprit « Mme de Melval, obligeante, gé- « néreuse, mais légère, proposa « à mon père comme un excel- « lent parti M. de Melval. Il était « fils d'un homme de finance, « jeune, immensément riche, « passait pour rangé et bon sujet; « il parut convenir à mon père, « et ma douce habitude d'obéis- « sance à ses volontés et de con- « fiance en toutes ses résolutions,

« me le fit aussitôt accepter. Je
« quittai avec une inexprimable
« douleur la maison paternelle,
« et suivis M. de Melval dans sa
« terre de Lorraine, où il restait
« neuf mois de l'année. M. de
« Melval vivait à peu près seul
« dans son vaste château ; li-
« vré uniquement aux exercices
« physiques, la chasse employait
« la plus grande partie de son
« temps. Au milieu de cette acti-
« vité inutile, de cette agitation,
« de ce fracas pour de petites cho-
« ses, de ces longs récits sans in-
« térêt, je regrettai amèrement

« la conversation instructive et
« élevée de mon père, la vive et
« inépuisable sensibilité de ma
« mère. Je trouvai d'abord quel-
« que adoucissement à l'abandon
« de M. de Melval, dans la con-
« tinuation de mes lectures, le
« goût des arts, de la botanique;
« mais bientôt il s'opposa vio-
« lemment à ces diverses occupa-
« tions qu'il avouait ingénument
« ne pas comprendre, et déve-
« loppa un caractère absolu,
« égoïste, qu'il avait été impos-
« sible de pénétrer sous des for-
« mes assez simples et presque

« communes. Véritable sultan
« campagnard, M. de Melval
« exigeait impérieusement que
« tous mes soins, toutes mes
« pensées, se rapportassent à ses
« aises personnelles, à ses vul-
« gaires jouissances : d'éternels
« dîners, à la suite de la chasse
« au sanglier, étaient la seule re-
« présentation que l'on se permît
« au château de Melval ; il fallait
« faire les honneurs de ces espè-
« ces de ROUTS rustiques, non
« moins tristes, non moins fati-
« gantes que celles des grandes
« villes. Je cherchai quelque con-

« solation dans l'établissement
« d'écoles de charité, dans la
« fondation d'un hospice, mais
« j'étais atteinte dans le bien
« même par le despotisme jaloux
« de M. de Melval; il portait l'os-
« tentation et le bruit jusque dans
« la bienfaisance; il ignorait cette
« sorte de pudeur qui est la grâce
« du bienfait, et il blessait en
« secourant.

« Quelquefois, si dans les ra-
« res promenades que M. de Mel-
« val consentait à faire avec moi,
« le silence, la majesté des fo-
« rêts, le charme des prairies, me

« causaient de douces émotions,
« M. de Melval me parlait aussi-
« tôt de la vente des foins, du
« produit de la coupe prochaine;
« il évaluait et il toisait des chê-
« nes séculaires. Mes sentimens
« religieux éprouvaient le même
« genre d'attaques, le même dé-
« senchantement que mon admi-
« ration pour les beautés de la na-
« ture. Incrédule, M. de Melval
« faisait en ma présence les plus
« fades plaisanteries sur les prati-
« ques de la religion, quoiqu'il fût
« toujours le premier les diman-
« ches au banc de sa paroisse

« pour recevoir l'encens et l'eau
« bénite.

« Un parent de M. de Melval, « Florville, demeurait quelques « mois de l'été dans le voisinage. « C'était un homme d'un esprit « cultivé, agréable, d'un carac- « tère généreux, mais singulier. « Sa conversation était gaie, amu- « sante, spirituelle; il passait à « Paris sa vie avec les grands sei- « gneurs, les gens de lettres et les « artistes; il avait fait plusieurs « voyages d'Italie, lisait tous les « ouvrages nouveaux, assistait à « toutes les premières représenta-

« tions, suivait tous les débuts et
« était au courant des nouvelles
« découvertes; ses manies ne lui
« étaient que personnelles, et
« n'avaient rien de génant ou
« d'hostile pour les autres. Flor-
« ville manquait, il est vrai, à la
« multitude des prétendues bien-
« séances de la société; il s'abs-
« tenait d'envoyer des cartes de
« visite aux gens qu'il ne connais-
« sait point, parce qu'il ne voyait
« que ses amis; il n'allait point aux
« noces quand les époux n'étaient
« point aimables; il ne jouait pas
« parce qu'il ne pouvait se don-

« ner la peine de se rappeler au-
« cun jeu; aussi, quoique son
« âme ne fût que fière et élevée,
« était-il accusé d'orgueil et de
« dédain par les ennuyeux. Mal-
« gré la légèreté et l'indifférence
« que son genre de vie pourrait
« faire présumer, Florville avait
« été révolté des mauvais traite-
« mens que j'éprouvais de la part
« de M. de Melval, et ils avaient
« eu ensemble là-dessus quelques
« scènes très vives. Bientôt M. de
« Melval me défendit de le rece-
« voir. Je regrettai la société de
« cette espèce de sage, sybarite

« intellectuel, raisonnable avec
« enjouement et avec grâce, in-
« dépendant sans morgue et sans
« rudesse, parce qu'il ne voulait
« qu'échapper à l'ennui, et ne
« cherchait que le plaisir; ses
« visites, quoique peu fréquen-
« tes, avaient été ma seule dis-
« traction au milieu de ce désert
« bruyant et vide dans lequel je
« me trouvais confinée. »

« En vérité, Madame, reprit M. d'Olmont, en regardant fixement Mme de Melval, avec une sorte de curiosité mêlée d'intérêt et d'une nuance de malice, le portrait

que vous venez de faire de votre ancien voisin n'est-il pas un peu flatté? — Non, je vous le jure, répondit simplement Mme de Melval, je le peins tel que je l'ai vu. »

« Les trois mois de séjour à « Paris m'offraient d'autres cha-« grins, et peut-être encore plus « amers. Mon abandon domesti-« que était à peu près le même : « M. de Melval, qui, selon la « mode de ce temps, avait une « petite maison, et vivait avec « des femmes universellement « décriées, m'empêchait de voir « des femmes jeunes, élégantes,

« distinguées, pour lesquelles je
« me sentais de l'attrait, et con-
« tre lesquelles il répétait les ca-
« lomnies les plus absurdes et
« les plus méchantes; et il m'en-
« vironnait de prudes vulgaires,
« de folles à sentimens, de cail-
« lettes sans esprit, ou de fem-
« mes de grand nom, que leur
« conduite scandaleuse empê-
« chait de paraître à la cour, qui
« n'étaient sur aucune liste, et
« qu'accueillait avec joie la va-
« nité financière.

« La secte sentimentale, qui
« dominait alors la société, m'é-

« tait particulièrement insipide et
« odieuse. Je n'ai point encore
« oublié le scrupule, l'horreur de
« toutes ces dames à prononcer les
« mots les plus naturels, et leurs
« thèses inintelligibles sur la bas-
« sesse, l'ambition, la fortune, les
« charmes de la solitude et de *la*
« *vie champêtre*, tandis qu'elles
« passaient leur vie à Versailles
« à solliciter des places pour elles
« ou leurs maris, et qu'elles in-
« triguaient afin de se faire in-
« viter à un bal ou à une fête.

« Cette société imposée était
« pour moi un plus rude supplice

« que l'isolement de la terre de
« Melval. Quelquefois cependant
« devant tout le monde, M. de
« Melval affectait de s'occuper
« de moi ; il m'accablait de pré-
« sens dont je ne me souciais
« point, me choisissait des robes
« contraires à mon goût, et me
« conduisait à des pièces lar-
« moyantes ou burlesques qui
« m'ennuyaient également, tandis
« que j'étais privée de ces jouis-
« sances de confiance, d'intimité,
« dont mon cœur eût si vivement
« senti le prix.

« Au milieu de ces contra-

« riétés et de ces souffrances,
« mon père me fut enlevé subi-
« tement par une attaque de
« goutte, la seconde année de
« mon mariage. Ce nouveau mal-
« heur acheva tout à fait de m'a-
« battre. Une fièvre nerveuse, à
« la fois causée par la douleur
« et l'ennui, s'empara de moi :
« la rougeole ne tarda pas à se
« déclarer. Je ne pus même dans
« ce déplorable état inspirer de
« la pitié à M. de Melval : mon
« visage était menacé; alors il
« me prodiguait d'ironiques,
« d'insultantes consolations sur

« l'économie de temps que je
« mettrais à ma toilette, sur le
« bonheur que j'aurais à rester
« chez moi et à vivre en personne
« raisonnable.

« Les regrets inexprimables,
« le profond désespoir de ma
« mère, ses continuels emporte-
« mens contre M. de Melval,
« l'altération visible de sa santé,
« ajoutaient encore à ma triste
« situation. Je ne pouvais sou-
« lager mon cœur par la confi-
« dence des maux qui le consu-
« maient, je mettais tous mes
« soins, au contraire, à cacher

« mes chagrins, afin de prévenir
« de nouvelles scènes ; mais la
« tendresse maternelle, une fois
« éveillée, pénétrait tout, et je
« passais inutilement ma vie à
« vouloir justifier une conduite
« dont j'étais victime.

« Cependant, du fond de cet
« abîme, j'éprouvai une joie su-
« bite, isolée, la plus vive qui
« soit dans la nature ; je sentis
« que j'étais grosse. Il me serait
« difficile de rendre tous les pro-
« jets, toutes les illusions dont
« je me berçai ; ma vie entière
« me parut changée ; un avenir

« de bonheur se découvrait à mes
« yeux ; je conçus l'espoir de
« fixer M. de Melval par les dou-
« ceurs de la paternité ; j'éprou-
« vais pour lui un sentiment
« nouveau de tendresse et de
« respect ; le père de mon enfant
« me devenait sacré ; lui-même
« semblait voir ma grossesse avec
« quelque intérêt. Mais cet inté-
« rêt fut bien affaibli lorsque je
« n'accouchai que d'une fille, et
« il ne prit même point la peine
« de dissimuler son humeur à ce
« sujet. Cette pauvre créature ne
« vécut que peu de temps et elle

« ne fut point regrettée de son
« père.

« Ainsi avec le besoin d'aimer,
« de m'attacher, je ne sais quelle
« jalouse et cruelle fatalité m'em-
« pêchait de parvenir à la jouis-
« sance d'aucun des sentimens
« naturels; je n'étais fille qu'im-
« parfaitement, puisque je ne pou-
« vais, ainsi que je l'ai dit, con-
« fier à ma mère le secret de mes
« peines; je n'étais point épouse,
« et maintenant la maternité m'é-
« chappait comme tout le reste.

« La maréchale d'A*, première
« cause innocente de mes mal-

« heurs, venait me voir assidu-
« ment, car je n'allais plus dans
« le monde. Ne pouvant me con-
« soler, elle cherchait à me dis-
« traire par les nouvelles du
« temps, et par les observations
« qu'elles lui faisaient naître.
« Cette femme singulière appar-
« tenait à son siècle, elle en par-
« tageait les préjugés, et toutefois
« elle le jugeait avec bon sens.
« Elle me peignait avec une sorte
« d'éloquence, cette société prête
« à se dissoudre, essayant de tout
« par ennui, aspirant tour à tour,
« dans son inconséquence géné-

« reuse et bizarre, à la chevale-
« rie sans naïveté et sans foi, à
« la philosophie avec de la mo-
« querie et de la licence, au pa-
« triotisme avec l'imitation de l'é-
« tranger, et à la liberté avec des
« vanités et de l'égoïsme. Elle
« me montrait la cour, le clergé,
« livrés en grande partie aux opi-
« nions nouvelles et gardant tou-
« tes leurs prétentions d'ordre et
« de corps ; le gouvernement in-
« certain, faible, opiniâtre, al-
« lant par expédiens au lieu de
« suivre un système, méconnais-
« sant cet empire agrandi de l'o-

« pinion, et appliquant à faux ce
« qui lui restait d'énergie, enfin
« ayant une espèce d'instinct de
« sa destruction prochaine et mê-
« me de pitié pour ses succes-
« seurs, unique et grossière pré-
« vision de sa politique. Les pré-
« tendus héros de cette époque,
« selon Mme d'A*., n'étaient que
« des hommes à la mode, plus
« curieux d'aventures qu'avides
« d'actions belles et utiles ; leur
« ambition n'était que de l'intri-
« gue, et ils prenaient pour de la
« gloire les succès de leur amour-
« propre ; souvent même ils n'a-

« vaient qu'un esprit très borné,
« et l'on pouvait appliquer à la
« plupart d'entre eux le trait plai-
« sant de la marquise du Deffant
« sur les *bêtes inspirées;* par leur
« exagération, leur enthousiasme
« bruyant et factice, ils sem-
« blaient bien moins appartenir à
« l'histoire qu'au roman: les seuls
« vrais grands caractères devaient
« être écartés et méconnus dans
« un pareil ordre de choses, et
« jamais ils n'eussent été plus se-
« courables qu'au milieu des cir-
« constances violentes où l'on se
« trouvait. Tel était le ton de vé-

4

« rité des récits de la maréchale
« d'A*. que, malgré la multitude
« de mes chagrins domestiques,
« j'étais quelquefois troublée par
« l'effroi des maux que présageait
« cet état général de la société.

« Ma santé toujours languis-
« sante, les soins que je donnais
« à ma mère, ne me permirent
« point de partir pour Melval
« avec mon mari le printemps sui-
« vant. Un mois après, une lettre
« du régisseur, apportée par un
« exprès, m'annonça qu'à la suite
« d'un grand déjeûner de chasse,
« M. de Melval avait parié d'aller

« se baigner à la rivière, et qu'on
« venait de le rapporter dans l'é-
« tat le plus alarmant. Je partis
« aussitôt, je courus la poste sans
« m'arrêter un seul instant, et j'ar-
« rivai le second jour à Melval.
« Malgré la vigueur de son tem-
« pérament, la situation de M. de
« Melval était à peu près déses-
« pérée. Je ne le quittai point;
« l'épuisement de mes forces ne
« m'empêcha pas de le veiller
« deux nuits; il parut touché
« d'un zèle qui n'était qu'un de-
« voir, et, lorsque je le perdis,
« j'oubliai toutes ses injustices.

« Je restai plusieurs mois à Mel-
« val, afin de rendre mes comptes
« à la succession de mon mari.
« Florville qui se trouvait alors
« dans le voisinage, fut d'une
« obligeance parfaite pour m'é-
« pargner l'ennui d'une foule de
« détails. Il avait demandé à me
« voir, mais je n'avais pu y con-
« sentir; et je crus plus que jamais
« devoir obéir à la volonté de
« l'homme qui avait eu sur moi
« des droits absolus et dont je
« venais de recevoir le dernier
« soupir. »

M. d'Olmont parut ici éprou-

ver un mouvement de surprise mêlé de respect : Mme de Melval s'en aperçut. La femme, même la plus modeste, pénètre toujours aisément l'impression favorable qu'elle produit sur l'homme qui l'a distinguée; c'est l'amour-propre de l'innocence. Afin d'empêcher M. d'Olmont d'éclater et de prévenir ses éloges, Mme de Melval reprit aussitôt : Il est des sentimens de pudeur et de délicatesse dans lesquels l'excès même semble nécessaire; l'opinion n'est point injuste lorsqu'elle le réclame; les nuances lui échappent, et elle a

besoin, pour être satisfaite, de signes extérieurs et infaillibles. Aussi l'on aurait tort, je crois, de mépriser le scrupule chez les femmes; il peut avoir son utilité et sa noblesse; et, si l'on néglige de défendre ces dehors de la vertu, elle-même est en péril.

« Je revins à Paris rejoindre ma « mère qui était établie chez la ma- « réchale d'A*. A l'expiration de « mon année de veuvage, Flor- « ville fit demander ma main. « Quelques uns des motifs qui m'a- « vaient empêchée de le recevoir « après la mort de M. de Melval

« me décidèrent encore à le refu-
« ser. Je ne me sentais d'ailleurs
« pour lui que de l'estime et de la
« reconnaissance. Peut-être aussi
« Florville, avec toutes les quali-
« tés qui suffisent dans l'amitié,
« n'avait-il pas cette sensibilité et
« ces vertus de suite et d'habi-
« tude, nécessaires au bonheur
« dans le mariage. Florville lui-
« même, par moment, n'insistait
« pas trop dans ses démarches;
« la sincérité de son caractère
« rendait encore plus visible l'in-
« certitude de sa déclaration; il
« n'était pas au fond très décidé

« à prendre son parti, tant il
« avait de goût pour la paresse et
« l'indépendance.

« La maison de la maréchale
« était une maison à peu près ou-
« verte. Je ne descendais qu'au
« souper. Excepté le temps que
« je passais à soigner ma mère
« dont la santé était toujours très
« faible, je donnais le reste à la
« lecture et à l'étude. J'avais été
« soumise pendant la durée de
« mon mariage à un tel régime
« intellectuel que j'étais revenue
« à ces douces occupations avec
« une ardeur qui paraissait même

« excessive. » Cela n'est point surprenant, reprit M. d'Olmont, les goûts et les talens littéraires chez les femmes sont de toutes les perfections celle qu'on leur pardonne le moins; la beauté même ne leur rend ennemies que la coquetterie et la laideur; mais cette distinction acquise, cette sorte d'usurpation, cette ambition de force excite contre elles l'inimitié bien plus implacable de la sottise et de l'envie des deux sexes. L'on peut observer aussi que les femmes n'ont point, en littérature, cet esprit de corps qui pourrait et

devrait les soutenir, et même, si j'ose le dire, l'on n'en voit point exercer parmi elles cet empire que la supériorité obtient facilement parmi les hommes. — Que voulez-vous, répondit en plaisantant Mme de Melval, nous sommes si occupées à défendre nos petits états, que nous ne songeons guère à secourir nos voisins.

« Au milieu de la société tu-
« multueuse et brillante dans la-
« quelle je me trouvais le soir,
« mon cœur était toujours isolé et
« contraint. J'aurais pu dire com-
« me Montaigne, *la foule me re-*

« *pousse à moi*. J'avais un pro-
« fond dégoût pour la vie toute
« théâtrale de cette époque ; je
« sentais l'impossibilité de me
« faire jamais entendre d'un mon-
« de qui, pourvu que l'on ne
« manquât pas au langage et aux
« manières convenus, était in-
« différent à l'honneur, aux émo-
« tions vraies et aux généreux sa-
« crifices ; et le sentiment dur et
« moqueur caché le plus souvent
« sous ces formes polies m'ins-
« pirait l'antipathie la plus vive.
« Malgré ma passion constante
« pour la littérature et les arts, et

« cette espèce de vogue qu'ils
« donnent dans le monde (autre
« isolement brillant, et si triste
« au fond pour le cœur), les gens
« de lettres qui venaient à l'hôtel
« d'A*. ne me plaisaient guère
« davantage. Je ne pouvais me
« défendre d'une véritable pitié
« pour leurs histoires, leurs anec-
« dotes arrangées d'avance, et
« pour tous leurs sarcasmes con-
« venus; je riais de l'admiration
« et de l'enthousiasme qu'ils ins-
« piraient à quelques femmes
« beaux esprits, dont le matin ils
« avaient rédigé la conversation

« et les jugemens littéraires du « soir. Tous ces écrivains, abbés, « philosophes, ou même hommes « de qualité, vivaient chez les « grands seigneurs et les finan- « ciers; ils étaient comme une es- « pèce de domesticité renforcée, « chargée du service de causer et « d'être amusans; ils s'abhor- « raient tous et se dénigraient « impitoyablement, afin de se « supplanter et d'arriver à de « meilleures maisons. »

J'ai aussi connu dans ma jeunesse quelques uns de ces hommes, dit M. d'Olmont; ils furent

depuis ingrats envers leurs maîtres, et ils ont acquis dans les malheurs de la France une affreuse célébrité; ils furent bien coupables, sans doute, mais l'ordre dans lequel ils étaient placés n'était point juste; les positions sociales étaient en sens inverse des facultés; le mal est venu de cette infériorité, de cette dépendance même, qui avilissaient les âmes: l'on eût dû sentir que la noblesse de l'espèce était une garantie plus sûre pour la morale que le bien-être et la bonne condition des individus. La jeunesse littéraire ac-

tuelle, grâce à un ordre légal et libre, n'a ni la servilité, ni les vices des hommes qui l'ont précédée ; malgré son exaltation, ses erreurs même, elle n'est point aussi menaçante pour la société, elle n'a point à exercer de ces vengeances d'un amour-propre long-temps humilié, contraint, et sa dignité de caractère lui présage des destinées plus honorables et plus paisibles.

« La révolution approchait, « continua Mme de Melval ; l'in« certitude des événemens, le dé« faut d'avenir, étaient des obsta-

« cles raisonnables à un nouveau
« mariage, malgré des proposi-
« tions assez nombreuses. La so-
« ciété avait tout à coup changé
« d'aspect : les hommes qui, il
« y avait peu de mois, ne par-
« laient que de leurs régimens,
« des ordonnances de M. de Saint-
« Germain et du maréchal de
« Ségur, de l'ordre mince et de
« l'ordre profond, des manœu-
« vres prussiennes, des courses
« anglaises et des paris, ne s'en-
« tretenaient plus que de *consti-*
« *tutions, d'états généraux, de*
« *cahiers, d'élections, de mo-*

« *tions*, etc. Le jeu même, les
« médisances semblaient ralentis,
« et les femmes galantes pouvaient
« avoir impunément de nouvelles
« aventures sans qu'on daignât en
« jaser le moins du monde; la
« discussion sur les brochures du
« jour avait succédé à la lecture
« des romans, aux querelles sur
« la musique et les pièces de théâ-
« tre, et l'on déclamait sur les
« droits de l'homme dans les sou-
« pers. Ces pauvres esprits intri-
« guaient, s'agitaient pour paraî-
« tre, et ils se croyaient citoyens
« dans les clubs, comme peu

« d'années auparavant ils s'étaient
« crus chevaliers dans le boudoir
« de Mme du Barry. Toutes les têtes
« semblaient tournées ; l'on citait
« avec enthousiasme l'abandon
« des priviléges pécuniaires fait
« par des hommes criblés de det-
« tes, et le dépôt de ses lettres de
« noblesse par le dernier secré-
« taire du roi. Des femmes qui ne
« s'étaient jamais occupées que
« de leurs nerfs, de modes et de
« bals, étaient devenues chefs de
« partis ; et elles traitaient avec
« l'inexpérience la plus intrépide
« les plus graves questions de la

« politique. Comme au temps de
« la fronde, l'ambition chez elles
« s'unissait au plaisir; et l'en-
« gouement leur tenait lieu de
« principes. Mais ce n'était plus
« un ministre que cette fronde dé-
« mocratique attaquait, c'était la
« royauté. Quelques unes de ces
« femmes étourdies et légères s'é-
« taient mises à suivre, pour se
« donner un air de profondeur,
« des cours d'histoire, d'antiqui-
« tés, que de galans professeurs
« arrangeaient exprès pour elles.
« On les voyait, au milieu des
« cercles les plus nombreux, dis-

« serter, analyser; quelquefois, se
« tournant vers les hommes avec
« un sourire affecté et moqueur,
« elles descendaient un moment
« aux dernières frivolités, afin de
« paraître posséder tous les genres
« d'esprit, et exciter la surprise,
« l'admiration pour une supério-
« rité si complaisante. Mais les
« autres femmes n'étaient point
« dupes de cette fausse bonhomie,
« et elles ne manquaient jamais
« l'occasion de s'en venger. Ce-
« pendant, au milieu de cette ligue
« de petites vanités et de passions
« violentes, la cour seule conser-

« vait son immobile uniformité
« d'usages et une confiance im-
« perturbable; elle repoussait par
« la moquerie l'effroi des person-
« nes prévoyantes; cette grande
« révolte sociale ne lui paraissait
« qu'une espèce d'émeute que le
« guet ferait finir, et qui ne de-
« vait même rien changer aux dé-
« tails du *service*. Je me souviens
« encore qu'à cette triste époque,
« un vieux seigneur de la société
« de Mme d'A*. refusait de croire
« au départ du roi pour Paris, le
« 6 octobre, parce que, disait-il,
« les Tuileries n'étaient pas meu-

« blées *. D'autres essayaient de « défendre la monarchie par de « petites gazettes, de petits vers « et de petits couplets, et ils « croyaient arrêter par de légères « plaisanteries et toutes les frivo- « lités du vieil esprit français, « les illusions d'un peuple en dé- « lire et d'une société qui se re- « nouvelle.

« Les événemens devenaient « de plus en plus menaçans ; Mme « d'A*. partit pour la Suisse ; « elle avait voulu m'emmener, « ainsi que ma mère, mais la

* Historique.

« santé de celle-ci ne put alors
« lui permettre un tel voyage. La
« maréchale nous écrivait fré-
« quemment ; les troubles crois-
« sant toujours, ses lettres de-
« vinrent plus rares, nous finî-
« mes même bientôt par ne plus
« avoir du tout de ses nouvelles,
« soit que ses lettres se perdissent,
« soit qu'elle-même craignît de
« nous compromettre par sa cor-
« respondance. Quoique nous eus-
« sions quitté l'hôtel d'A*., nous
« étions en effet souvent inquié-
« tées; l'effroi de ma mère devenait
« extrême : ne pouvant le calmer,

« je profitai d'un moment où
« elle était moins faible, j'empor-
« tai quelque argent, et saisis l'oc-
« casion de passer en Angleterre.

« Nos ressources étaient à peu
« près épuisées quand nous arri-
« vâmes à Londres. Malgré tout
« mon embarras, tel était alors le
« vif intérêt qu'inspiraient à tout
« le monde les émigrés, que
« pour la première fois, ose-
« rais-je le dire, je me sentis
« moins triste, moins isolée, et
« que j'éprouvai presque une
« sorte de consolation de la part
« que j'avais dans cette pitié gé-

« nérale. Je ne crus pas devoir
« cependant réclamer de secours
« du gouvernement anglais. J'é-
« crivis à la maréchale sans beau-
« coup espérer que mes lettres
« pussent jamais lui parvenir.
« Établie avec ma mère dans un
« garret*, je faisais des ouvrages
« de broderie et de tapisserie ainsi
« que des petites peintures trans-
« parentes pour écrans, dont la
« première j'avais eu l'idée. Flor-
« ville, qui venait aussi d'arriver,
« se chargeait de placer ces divers
« objets, avec l'empressement le

* Petite chambre sous les toits, galetas.

« plus obligeant, dans la haute so-
« ciété de l'émigration où il vivait.

« Bientôt le malheur de ma
« situation s'accrut encore. J'é-
« tais obligée pour vivre de tra-
« vailler une partie des nuits; car
« la santé de plus en plus dé-
« plorable de ma mère exigeait
« mes soins presque toute la
« journée. Alors je sentais à cha-
« que instant combien, indé-
« pendamment de cette pensée,
« de cette volonté toujours d'ac-
« cord sur tout, quelquefois
« même sans le savoir, il existait
« entre nous un rapport intime,

« profond, physique, enfin je
« ne sais quel magnétisme de
« sentiment et de douleur : dans
« la force de la jeunesse j'étais
« atteinte des coups destructeurs
« que recevait cette nature dé-
« faillante, et, sans y succomber,
« j'éprouvais les mêmes tour-
« mens. Le trait de Mme de Sévi-
« gné, *Ma fille, l'air que vous*
« *respirez me fait mal à votre*
« *poitrine*, devenait l'expression
« réelle, mais affaiblie, de toutes
« les souffrances que je ressentais
« pendant cette cruelle maladie.
« Un dispensaire, établi à Londres

« par la générosité d'un de nos
« princes *, me fournissait les
« médicamens nécessaires. Mais
« ces secours furent sans effet :
« l'âme seule de ma mère vivait
« en elle ; le souffle et la chaleur
« semblaient avoir quitté le corps,
« elle ne pouvait plus proférer
« une seule parole, et son exis-
« tence physique presque éteinte
« était comme celle d'une ombre
« protectrice et chérie, qui, prête
« à s'évanouir, faisait d'opiniâtres
« efforts pour ne point m'aban-
« donner. Pauvre, sur la terre

* Historique.

« étrangère, toutes ces disgrâces de
« la fortune n'étaient plus rien à
« côté de ce mal de la nature, de
« ce triste et long adieu, et de cette
« horrible séparation dont j'étais
« menacée. J'appris alors à con-
« naître mieux encore toute la
« puissance de ces liens du sang
« si faciles, si doux à porter, et
« qui nous causent de si violen-
« tes angoisses lorsqu'ils se rom-
« pent. Dans la situation terrible
« où nous étions l'une et l'autre,
« la religion était notre unique
« appui, et de toutes les espéran-
« ces de la terre, de tous les biens

« de notre patrie, elle seule nous
« était restée.

« Prosternée près du lit de
« ma mère pendant ses rares et
« courts momens de sommeil,
« je tâchais, par la ferveur de
« mes prières, de suppléer à leur
« trop peu de durée. Un soir,
« comme j'avais prié plus long-
« temps qu'à l'ordinaire, j'enten-
« dis un léger mouvement, je
« tressaillis, et, élevant la tête,
« j'aperçus ma mère qui d'une
« main languissante me donnait
« sa bénédiction : cette manière
« solennelle et nouvelle m'inspira

« le plus cruel pressentiment ; je « me précipitai au chevet de son « lit, je vis son œil ouvert, mais « voilé ; la lumière avait cessé « de s'y réfléchir; il n'avait plus « cette vivacité inquiète, péné- « trante qui devinait toutes les « peines de ma vie ; hélas ! il ne « lui restait plus de la maternité « que la douceur. Je recueillis ce « dernier regard d'une mère mou- « rante! Souvenir déchirant, qui « jamais pourrait vous oublier! »

Ici la tête de Mme de Melval se pencha, des sanglots suspendirent son récit ; et les yeux mê-

mes de M. d'Olmont étaient mouillés de larmes.

Mme de Melval parut touchée de l'attendrissement que produisaient des détails auxquels son cœur attachait tant de prix ; un moment après, elle ajouta : « Vous « sentirez, j'en suis sûre, tout « ce que je dus éprouver lorsque « je me vis solitaire dans cette « chambre, et privée pour tou- « jours de la constante et géné- « reuse compagne de mes infor- « tunes. A défaut de l'espérance « long-temps trompeuse de la « sauver, je m'attachais à toutes

« les illusions qui pouvaient me
« rapprocher d'elle, et me rendre
« presque une partie de son exis-
« tence : mes regrets mêmes me
« devinrent chers ; dans la su-
« perstition de ma douleur, je
« voulus conserver, autant que je
« le pourrais, jusqu'à l'empreinte,
« jusqu'aux traces récentes de
« cette mort ; je m'opposai à ce
« qu'on enlevât le lit de ma mère ;
« je le couvris d'un voile noir, j'y
« plaçai une croix, il me devint
« comme une sorte de mausolée
« domestique et presque d'au-
« tel sur lequel je passais ma

« vie, prosternée, à prier et à gé-
« mir.

« Un mois après, comme j'é-
« tais seule, hélas! véritablement
« seule!..... la nuit étant assez
« avancée, un mouvement extra-
« ordinaire se fit entendre dans
« la maison où je logeais; le bruit
« s'approchait de plus en plus;
« l'on montait rapidement l'es-
« calier; bientôt l'on vint frapper
« fortement à ma porte; je crus
« distinguer une voix qui ne
« m'était pas inconnue; sans faire
« de réflexion, par je ne sais quel
« heureux pressentiment, je cou-

« rus ouvrir, et je me sentis serrée
« étroitement dans les bras de la
« maréchale d'A*. qui s'était pré-
« cipitée à ma rencontre. Je ne
« sais si elle fut frappée de la vue
« de mes habits de deuil, de cette
« chambre dans laquelle la dou-
« leur seule avait suspendu le
« travail, et de cette pompe funé-
« raire dont un des deux lits était
« orné; mais ses caresses, mêlées
« de pitié et d'une sorte d'effroi,
« ne furent jamais plus vives. *Ve-*
« *nez avec moi,* me dit-elle, dès
« que ses transports muets furent
« apaisés; *vous ne resterez point*

« *ici*. Elle m'inondait de ses larmes ; quant à moi, j'étais touchée, reconnaissante, mais je ne pouvais plus en répandre.

« Malgré nos relations de parenté et la hauteur de son rang, la maréchale ne paraissait en rien humiliée de ma condition présente ; elle m'adressait, au contraire, avec tendresse, les éloges les plus exagérés sur le métier que j'avais pris, sur mon courage et ma misère. Cette femme vraiment élevée savait parfaitement ce qu'elle était ; mais sa fierté, sen-

« timent naturel et de l'éducation,
« n'avait jamais été de l'arro-
« gance : le manque d'argent, la
« privation subite des aises de la
« vie ne lui semblaient que des
« accidens variables et indiffé-
« rens, qu'une espèce de perte à
« une partie de jeu un peu plus
« sérieuse que les autres ; elle
« n'avait pour le hasard que du
« dédain ; sa dignité tenait à ses
« principes : elle sentait que la
« noblesse ne peut descendre que
« lorsqu'elle s'abaisse et s'avilit.

« Je suivis Mme d'A*. dans une
« petite maison qu'elle occupait

« près de Grosvenor - Square.
« J'emportai les voiles et la croix
« qui couvraient le lit de ma mère,
« et jamais je ne m'en suis sépa-
« rée. Au moment de quitter mon
« garret, j'avais le cœur navré de
« douleur et de regret : je jetais
« de tristes regards sur cet asile,
« témoin de tant de souffrances,
« et dont cependant j'avais peine
« à m'arracher.

« Arrivée chez Mme d'A*., elle
« me conduisit dans la chambre
« qu'elle me destinait, et veilla
« elle-même à ce que rien ne me
« manquât. Le lendemain, avant

« que je fusse levée, elle entra
« dans ma chambre, et j'appris
« alors à quel hasard je devais le
« bonheur de la revoir. Quelques
« vues du parc de Mme d'A*, et de
« l'intérieur de son hôtel, peintes
« sur les petits écrans que je fai-
« sais pour vivre, l'avaient mise
« sur mes traces, qu'elle n'avait
« pas quittées un instant jusqu'à
« ce qu'elle eût découvert le lieu
« de ma retraite. Elle voulut aus-
« sitôt connaître Florville qui, le
« premier, s'était chargé de la
« vente de mes dessins; cet hom-
« me excellent et aimable la char-

« ma véritablement; moi-même
« je me félicitai des occasions qui
« me permettaient de le rencon-
« trer davantage. Quoiqu'il fût
« alors à peu près ruiné, son hu-
« meur n'était pas changée le
« moins du monde; ses manières,
« ses habitudes étaient les mêmes;
« il continuait à peu près le même
« genre de vie qu'à Paris : pen-
« dant plusieurs années de séjour
« à Londres il n'apprit pas un
« mot d'anglais, ne cessa de re-
« garder comme étrangers les ha-
« bitans du pays, et passa pai-
« siblement son temps dans la

« bonne compagnie française,
« qui le recherchait pour l'agré-
« ment infini de sa conversation.

« L'émigration offrait alors un
« étrange spectacle et les plus sin-
« guliers contrastes. Ce grand sa-
« crifice fait à l'honneur avait été
« sans effet sur le ton et les mœurs
« des individus; il semblait même
« que, dans cette subite catas-
« trophe, chaque classe eût repris
« ses vertus, ses vices ou ses tra-
« vers avec une ardeur nouvelle,
« et comme pour les représenter
« plus vivement aux yeux de l'é-
« tranger. Dans la haute société,

« l'esprit de cour et de fatuité
« survivait à la ruine de la mo-
« narchie; c'était toujours la mê-
« me gaieté moqueuse, les mêmes
« aventures, les mêmes intrigues,
« la même galanterie; et ces hom-
« mes légers étaient encore plus
« fidèles à leur caractère qu'à leur
« souverain. A côté d'admirables
« exemples de vertu et de rési-
« gnation, les plaisirs, les diver-
« tissemens de Paris et de Ver-
« sailles, toute cette oisiveté
« agitée et bruyante des sociétés
« qui finissent, existait encore; et
« cette corruption polie de mode

« et d'habitude se conservait au
« sein de l'infortune. Le malheur
« même était sans puissance sur
« une aussi vieille frivolité. Plu-
« sieurs belles dames avaient saisi
« cette occasion de se rajeunir
« dans un pays où l'on ignorait
« leur âge : les femmes de qua-
« rante ans revenaient à vingt-
« neuf ans; on remarquait un air
« de jeunesse dans leurs manières
« et dans leur parure; elles avaient
« repris la danse, les plumes et
« les fleurs que l'usage, trop ri-
« goureux sans doute, les avait
« obligées de quitter à Paris de-

« puis dix ans *; de loin même
« il fallait un peu de temps pour
« les reconnaître. On les voyait,
« aux courses de Newmarket et de
« Buxton, monter sur les chaises
« avec des manières étourdies
« et presque enfantines, tandis
« qu'elles laissaient de grandes
« filles en France. Ces victimes
« folâtres avaient encore tous les
« goûts de luxe et d'élégance de

* Autrefois il eût été ridicule de porter des fleurs et des plumes après trente ans, la danse était quittée à vingt-cinq : il y avait cependant de petits bals des personnes de cet âge, que l'on appelait plaisamment *bals de vieilles*.

« leur ancienne position : elles se
« faisaient mener par leurs nou-
« velles amies de Londres ; pour
« leur plaire, elles s'inondaient
« de thé, et se donnaient des
« maux de nerfs par reconnais-
« sance. La société anglaise, de
« son côté, si je dois en croire les
« récits de Mme d'A*., n'était pas
« en reste de bonnes manières :
« les dames riaient avec éclat,
« sautillaient, changeaient de
« place à chaque minute, et
« s'imaginaient par toute cette
« agitation physique imiter par-
« faitement la gaieté et la légèreté

« françaises. Cette copie mutuelle
« de mœurs et de langage don-
« nait à cette société quelque
« chose d'apprêté, de gauche et
« de factice.

« Mme d'A*. était bien éloignée
« de toutes ces futilités. Sa maison
« était le rendez-vous des mem-
« bres les plus illustres du clergé,
« de la noblesse, de la magistra-
« ture, martyrs divers de la foi,
« de l'honneur et de la vertu :
« quelques orateurs célèbres des
« dernières assemblées, des écri-
« vains de talent, proscrits de
« France, vinrent plus tard aug-

« menter l'intérêt de ces réunions
« auxquelles prenaient part aussi
« plusieurs Anglais de distinction
« et des membres de l'église an-
« glicane.

« Malgré la profonde dou-
« leur qu'inspiraient les crimes
« de cette époque, les entretiens
« étaient animés ; il semblait que,
« ne pouvant se consoler de tant
« de malheurs, l'on cherchât à se
« distraire par l'exercice de la rai-
« son et l'examen des choses du
« temps. Le clergé, dont la con-
« duite était si noble dans la per-
« sécution, reprenait sur les es-

« prits un ascendant que les idées
« philosophiques lui avaient fait
« perdre: comme l'a dit un peintre
« heureux des mœurs sociales *,
« l'on rentrait dans la religion,
« dans la morale, par l'honneur.
« Cette influence même paraissait
« s'étendre jusque sur le culte
« réformé; déjà les cérémonies
« étaient plus pompeuses à Saint-
« Paul; des bibles catholiques
« avaient été imprimées à Oxford;
« les curés français inspiraient à
« Londres un respect universel :
« peut-être même que le retour à

* *Voyez* la note qui termine *Edouard*.

« l'unité de cette portion si éclai-
« rée de la dissidence n'eût point
« alors été impossible; les souf-
« frances de notre clergé en avaient
« plus appris que la controverse,
« et le génie de Bossuet avait été
« moins puissant que l'exemple de
« tant de vertus. Il serait en effet
« difficile de peindre avec quel
« zèle, quelle délicatesse, cette
« hospitalité s'exerçait non seule-
« ment envers les individus, mais
« presque envers les opinions.
« Cette charité était à la fois chré-
« tienne et populaire; elle était
« pratiquée jusque dans les der-

« nières classes*, si supérieures en
« Angleterre à celles des autres
« pays ; tant le christianisme,
« aidé de l'instruction et des lu-
« mières, devient encore plus gé-
« néreux, plus étendu et plus se-
« courable.

« Un évêque anglican fit ce-
« pendant un jour à ce sujet une
« remarque qui, malgré l'extrême
« modération avec laquelle il s'ex-

* Trente-deux prêtres étant arrivés de grand matin à Londres, sur de petits bâtimens (small boats), et dans le dénuement le plus affreux, une souscription s'ouvrit aussitôt entre les poissardes, et dans la journée même ils furent secourus.

« primait, me frappa tristement
« et m'inspira un instant une sorte
« de regret catholique. Supposez,
« disait-il, que par une révolu-
« tion contraire, par quelque au-
« tre grande catastrophe, notre
« clergé proscrit eût été contraint
« tout entier de fuir dans votre
« patrie, l'on eût d'abord essayé
« de nous convertir; et, si cela
« n'eût pas pris, on nous aurait
« tous abandonnés avec nos fem-
« mes et nos enfans; car, ajou-
« tait-il en plaisantant, à moins
« d'être Fénélon ou Fléchier,
« comment secourir des héréti-

« ques ? Convenez au moins que
« si nous n'avons point l'*auto-*
« *rité,* comme disent déjà quel-
« ques uns de vos nouveaux doc-
« teurs, la charité nous reste, et
« que l'une vaut bien l'autre.
« Nous croyons en effet que le
« christianisme pratiqué sincère-
« ment est la vérité dans toutes ses
« communions. Il y a dans cette loi
« divine tant de vérité et d'amour,
« que la connaissance, même
« imparfaite de ses enseignemens,
« suffit encore aux besoins de
« l'esprit et du cœur de l'homme.

« Cette tolérance dont la ré-

« forme se vante, reprit avec rai-
« son un grand-vicaire, homme
« très éclairé, comme l'étaient
« alors tous les hommes de cette
« classe, est cependant assez sim-
« ple, puisque, divisée elle-même
« en une multitude de sectes,
« elle doit excuser et même dé-
« fendre, comme on vient de le
« faire si bien, la diversité des
« croyances : l'Eglise, au con-
« traire, condamne tout ce qui
« ne lui paraît pas la vérité ; c'est
« en ce sens seulement qu'elle est
« intolérante, elle l'est comme
« Dieu même est intolérant ; il

« peut supporter l'erreur; il ne
« l'approuve jamais. Mais cette
« juste rigueur sur les opinions
« n'exclut point la charité envers
« les individus; cette charité est
« aussi l'un de nos premiers de-
« voirs, et ce n'est pas sans doute
« à la doctrine qui a produit un
« François de Sales et un Vincent
« de Paule qu'on doit reprocher
« d'en manquer. Ces discussions
« étaient sévères, mais alors elles
« n'affaiblissaient en rien l'inté-
« rêt, et l'estime profonde que
« l'on avait pour des hommes
« malheureux, fidèles à leurs ser-

« mens et à la voix de leur con-
« science.

« Les magistrats des anciens
« parlemens qui venaient chez
« Mme d'A*. étaient en petit nom-
« bre. Ces hommes vénérables vi-
« vaient retirés et modestes com-
« me au temps de leur grandeur
« et de leur opulence.

« Parmi ces exilés, se trou-
« vaient aussi des hommes qui,
« plus simples et plus grands que
« certains héros si vantés de l'an-
« tiquité, devaient rapporter plus
« tard dans leur patrie, en échan-
« ge de la proscription, des se-

« cours pour l'enfance, la souf-
« france et la vertu *. Ces bien-
« faiteurs de l'humanité étaient
« aussi chassés de la terre natale,
« car ils devaient être suspects aux
« bourreaux qui l'opprimaient.

« A la suite de ces actions
« d'hommes, je ne craindrai point
« de rappeler le courage d'une
« femme généreuse** qui plusieurs
« fois avait traversé la mer pour
« sauver la fortune et la vie de

* M. de Liancourt, qui, en revenant de l'émigration, a introduit la vaccine en France; M. de Monthyon, dont tout le monde connaît les nombreuses donations.

** Mme L.....y.

« l'homme qu'elle aimait. Femme
« d'un vrai grand caractère, dans
« laquelle l'intrépidité et la bonté
« s'alliaient d'une manière si no-
« ble et si touchante, qui dans
« cet isolement où la société l'a-
« vait rejetée souffrait de sa force
« même et de sa puissance, puis-
« qu'elle ne pouvait donner à la
« vertu que des exemples suspects
« ou stériles, noble créature qui
« toute sa vie eut des sentimens et
« des opinions contraires à ses in-
« térêts, et chez laquelle un ins-
« tinct élevé, une certaine viva-
« cité de bon sens suppléait aux

« principes, et produisait le même
« dévouement et les mêmes sacri-
« fices. »

Ici Mme de Melval crut devoir s'excuser des digressions qu'elle mêlait à son histoire. « Il me semble, dit-elle, que j'échappe aux tristes souvenirs de ma vie par ces peintures de la société et le détail des observations qui m'ont frappée. — Croyez, reprit aussitôt M. d'Olmont, que ce qui a pu intéresser une âme comme la vôtre, a droit à l'intérêt de tout le monde et surtout au mien. » Mme de Melval continua :

« La littérature de l'émigration
« était très forte. De grands poë-
« tes, de profonds publicistes,
« d'habiles et d'ingénieux criti-
« ques, long-temps à la mode
« dans les sociétés de Paris, vi-
« vaient alors de leurs travaux,
« inquiets, quelques uns même
« avec exagération, sur leur pro-
« pre subsistance*. A côté de
« noms déjà célèbres, une grande
« destinée littéraire se préparait;

* M. Delille était, disait-on, quelquefois atteint, au milieu même de sa gloire, par une sorte de terreur sur l'incertitude de son existence à venir.

« grâce à ce noble génie, le chris-
« tianisme et la royauté si indi-
« gnement outragés allaient enfin
« trouver un vengeur, et cette
« même liberté, démocratique et
« sanglante, devait devenir un
« jour monarchique et secoura-
« ble.

« Ce côté social de l'émigration
« fut un jour très bien développé
« par Florville dans un rappro-
« chement qui avait été établi en-
« tre cette émigration et l'émigra-
« tion causée par la révocation de
« l'édit de Nantes. Cette dernière
« mesure, disait-il, impolitique

« et cruelle, n'avait cependant
« fait sortir de France que des ou-
« vriers ; c'était en quelque sorte
« la partie matérielle de la nation
« qui était frappée ; la révolution
« française, au contraire, a chassé
« le clergé, la noblesse, la ma-
« gistrature, toutes les classes
« intellectuelles et spéculatives,
« toute la spiritualité de la société.
« Voltaire s'est moqué de ce qu'il
« appelait le *style réfugié;* assu-
« rément il eût trouvé que Delille,
« Fontanes, Esménard, Rivarol,
« et autres réfugiés de cette épo-
« que, s'expriment en assez bons

« termes. Vous avez raison, reprit
« froidement l'évêque anglican,
« notre émigration industrielle
« fut, il est vrai, moins élégante
« et moins polie que la vôtre; car
« les Pellisson, les Brueys, tous
« les beaux-esprits et les ambi-
« tieux restèrent en France et quit-
« tèrent leur foi pour garder leurs
« places ; mais le travail et la pau-
« vreté ont été fidèles.

« Malgré la différence d'esprit,
« de mœurs et d'habitude de ces
« divers exilés, une commune er-
« reur, une même illusion, les
« abusait tous : c'était l'espoir

« d'un prochain retour ; l'on ac-
« cueillait avec la dernière crédu-
« lité les bruits de changemens
« survenus en France, et les hom-
« mes même les plus éclairés
« étaient dupes quelquefois de
« ces trompeuses nouvelles ; tant
« l'absence forcée de la patrie est
« insupportable aux natures sé-
« rieuses comme aux natures fri-
« voles ; tant il est difficile de
« consentir jamais à l'idée de la
« perdre. Cette absence paraît à
« notre âme comme une sorte de
« mort ; elle la repousse avec le
« même instinct qui l'empêche

« de croire à sa propre destruc-
« tion, et lui conserve jusqu'au
« tombeau l'espérance intime et
« certaine de son immortalité.

« Le climat de Londres était
« mauvais pour la maréchale :
« les brouillards, la vapeur du
« charbon de terre, lui causaient
« de fréquentes défaillances et de
« graves indispositions; bientôt
« elle fut réduite à ne recevoir
« que très peu de monde. Au
« milieu des vives alarmes que
« m'inspirait l'état de sa santé,
« j'éprouvais toutefois une sorte
« de consolation et de douceur

« à lui prodiguer les soins les
« plus tendres. Hélas ! ceux-là
« aussi devaient être inutiles; tant
« une fatalité cruelle semblait
« poursuivre tout ce que j'ai-
« mais, et voulait que je fusse
« seule au monde, livrée à ce
« tourment inexprimable d'ap-
« peler, de chercher en vain un
« cœur qui pût me répondre.

« Indépendamment de la dou-
« leur amère dans laquelle me
« plongea la mort de la maré-
« chale, je me trouvai bientôt
« dans un extrême embarras,
« et que, malgré ma fâcheuse

« destinée, j'ignorais encore.
« Cette femme vive, impré-
« voyante, avait placé les débris
« de sa fortune à fonds perdu :
« une bienfaisance irréfléchie
« avait ajouté au désordre de ses
« affaires. Notre maison fut tout
« à coup assaillie de créanciers
« dont je ne me doutais pas.
« L'effroi de ces poursuites (vous
« connaissez la sévérité des lois
« anglaises contre les débiteurs),
« joint au chagrin que j'éprouvais
« de la perte de Mme d'A*., m'a-
« vait jetée dans le plus violent
« désespoir, et je ne savais plus

« vraiment que devenir, lorsque
« le matin même du jour où je
« devais payer ces dettes qu'il
« m'était si complètement impos-
« sible d'acquitter, un vieux va-
« let de chambre, de l'air le plus
« honnête que j'aie jamais vu,
« vint demander à me parler, et
« me remit une décharge des
« créanciers de la maréchale.
« Malgré mes vives instances, il
« me fut impossible de connaître
« la main qui me secourait : alors,
« dans l'effusion de ma recon-
« naissance, je détachai un an-
« neau que m'avait donné Ma-

« dame d'A*., et qui était la seule
« chose de quelque prix que je
« possédasse; et je ne crus pas
« manquer à sa mémoire en con-
« fiant à des mains aussi géné-
« reuses le don que je tenais de sa
« bonté. Depuis, je n'ai pu décou-
« vrir encore le nom de ce bien-
« faiteur caché, et, parmi tous les
« regrets de ma vie, parmi tous les
« besoins d'aimer que je n'ai pu
« satisfaire, celui-là, je vous as-
« sure, n'est pas le moins sen-
« sible. »

Ici l'émotion de Mme de Melval la força de s'arrêter un instant;

M. d'Olmont lui-même parut se troubler. Toutefois il garda le silence, afin de prouver avec quel intérêt il écoutait ce récit.

« Cependant, reprit Mme de Melval, la grande émigration de
« Londres commençait à se disperser ; déjà l'on rentrait en
« France avec de faux passeports,
« et sous des noms supposés. Florville avait pu partir quelque
« temps avant la mort de la maréchale : un de ses anciens amis,
« qui avait embrassé la cause de la
« révolution, était devenu ministre, et l'avait fait revenir pour

« se l'attacher. Il croyait qu'avec « son esprit, la variété de ses con- « naissances, Florville lui serait « utile pour faire des brochures, « des articles, et vanter dans le « journal officiel la sagesse *pa-* « *ternelle* du gouvernement et « les talens de l'homme d'état « *consommé*, chargé du ministère « qu'il dirigeait. Mais ce protec- « teur intéressé éprouva là-dessus « quelque mécompte : Florville « consentit à demeurer chez lui, « mais il n'écrivit point une seule « ligne; il reprit sa vie de paresse, « d'indépendance et de plaisir;

« il continua de visiter les belles
« dames de l'aristocratie des four-
« nitures et de l'empire, comme
« il avait vu celles de l'ancien ré-
« gime; car il ne lui fallait pour
« être heureux que des fêtes, de
« jolies femmes et de beaux ha-
« bits. De toutes les affaires du
« ministère, la seule dont Flor-
« ville voulut bien se charger fut
« le choix du cuisinier du minis-
« tre; choix excellent, dit-on, et
« qui, à l'insu de cet homme aima-
« ble et frivole, lui donna la seule
« influence que jamais il ait obte-
« nue sur les choses du monde.

« Lorsque je me vis à peu près « seule, je cherchai de nouveau « par mon travail à me procurer « des moyens d'existence. J'au- « rais pu, comme bien d'autres « Françaises qui ne s'y enten- « daient guère, entreprendre une « éducation, ou donner des leçons « dans quelque pensionnat; mais « je n'ignorais pas qu'il fallait, « pour remplir avec conscience « ce genre de devoirs, une atten- « tion, un dévouement, une cer- « taine force morale, dont je ne « me sentais plus capable après « tant de malheurs et d'émotions

« pénibles. Je préférai reprendre
« le travail de mes mains, et,
« comme dans mon garret, je fis
« des ouvrages de broderie, de
« tapisserie et quelques petits ta-
« bleaux, soit de paysage, soit
« de genre. Les occupations ma-
« térielles, si elles ne peuvent
« rendre le calme à notre âme,
« lui causent du moins une sorte
« d'engourdissement qui la re-
« pose; tandis que l'exercice de
« ses facultés l'agite, la trouble
« et réveille en elle toutes les
« douleurs dont elle a autrefois
« souffert.

« Dans l'état d'isolement où je
« me trouvais, le bruit et le mou-
« vement d'une grande capitale
« telle que Londres ne pouvait me
« convenir : je me retirai à ***,
« petite ville, mais riche, dans le
« York-Shire ; j'y trouvai dans
« mon travail des moyens suffi-
« sans d'existence. J'avais d'ail-
« leurs inspiré aux habitans cette
« sorte d'intérêt d'hospitalité et
« de bienfaisance, qui distingue
« la nation anglaise; ce sentiment
« si réel, si vrai, sous des formes
« si froides et presque indiffé-
« rentes ; cette vieille, cette véri-

« table Angleterre, la seule que
« j'aie connue, car je n'étais point
« sortie à Londres de la société
« française de Mme d'A*., m'a
« laissé de profonds souvenirs
« d'estime et de reconnaissance.

« Je ne songeai à quitter ce pays
« qu'après le rétablissement de
« nos princes. Alors il me sembla
« qu'il ne devait plus rester de
« Française sur la terre étrangère,
« et j'eus l'ambition de revoir ma
« patrie. Divers obstacles, le fatal
« événement des *cent jours*, retar-
« dèrent ma rentrée pendant plus
« d'une année. De retour à Paris,

« des amis de ma famille se sou-
« vinrent de moi et me firent ren-
« contrer le comte de ***, chargé
« pendant quelques années de
« l'administration de la liste civi-
« le, de ce département de secours
« et de bienfaits pour toutes les
« souffrances et tous les sacrifices.
« Cet homme distingué alliait la
« bienveillance au discernement :
« instruit des services de ma fa-
« mille, de ma position actuelle
« et d'une partie de mes malheurs,
« il me fit obtenir une pension du
« roi, avec la grâce pleine de bonté
« qui lui était naturelle. Malgré la

« faveur dont je fus l'objet, cette
« pension ne pouvait être consi-
« dérable. Alors je désirai entrer
« dans cette maison; ma pauvreté,
« en restant dans le monde, eût
« été remarquée, et avant tout je
« craignais de paraître : ici, cette
« pauvreté est une sorte de conve-
« nance. Ma vie est cachée; je
« retrouve le soleil, l'air de ma
« patrie, seuls biens dont je
« puisse jouir, car depuis long-
« temps je ne demande plus rien
« à la société. »

Après avoir achevé ce récit, Mme de Melval garda quelque temps

le silence ; mais c'était plutôt un silence d'émotion que de fatigue. Sans lui laisser de regrets, cette première et longue confidence des événemens de sa vie causait à Mme de Melval une sorte de surprise; tant pour cette femme vertueuse l'oubli d'elle-même était devenu d'un principe une habitude.

M. d'Olmont avait été vivement frappé de la révélation complète d'une destinée dont quelques parties seulement lui étaient connues. Bientôt un entretien plein d'abandon vint succéder à cet attendrissement muet

et réciproque. Ils gagnèrent ensemble lentement l'allée la plus voisine du lieu retiré où ils s'étaient assis ; ils la parcoururent plusieurs fois, livrés à des impressions douces et nouvelles. M. d'Olmont ne pouvait se séparer de Mme de Melval ; il la reconduisit jusqu'à l'entrée de son pavillon, il lui demanda en grâce d'être reçu chez elle, et fut cette fois assez heureux pour l'obtenir.

Le jour suivant, telle était son impatience, qu'il se rendit même au pavillon un peu trop tôt: Mme de Melval jouait du piano dans sa

chambre à coucher; M. d'Olmont attendit quelque temps, seul, et jusqu'à la fin du morceau, dans un petit salon qui précédait cette pièce. Ce salon était orné de portraits et de tableaux que M. d'Olmont reconnut : l'on y voyait le portrait de la mère de Mme de Melval, celui de Mme d'A*., un autre portrait charmant de Mme de Melval dans sa jeunesse, et, près du château et de l'hospice de Mme de Melval (le château n'était que sur le second plan), un intérieur du garret de Londres, et la scène des créanciers dont elle avait été si

heureusement délivrée. Sur la table étaient des pinceaux, une boîte à couleurs et un album ouvert. Le charme de la musique, l'éclat et le parfum des fleurs qui couvraient la cheminée, la beauté des dessins, toute cette atmosphère poétique enchantait l'imagination toujours jeune et un peu romanesque de M. d'Olmont; et, dans ce moment, jamais homme ne sentit moins cette gêne et cet ennui que font ordinairement éprouver d'avance les premières visites. L'album de Mme de Melval offrait un recueil d'images et de dessins ser-

vant d'expression et de développement à une pensée ou à un sentiment ; les dessins et les inscriptions qui suivent frappèrent M. d'Olmont.

Une forêt indienne et un arbre abattu d'un coup de hache : LA VERTU PARDONNE AU MÉCHANT, COMME L'ARBRE GANDA (sandal) PARFUME LA HACHE MÊME QUI L'A FRAPPÉ *.

Un oiseau volant au milieu des airs ; il porte un rameau d'or, et traîne le lien qui le tenait attaché : JE SERAI COMME L'OISEAU QUI PORTE

* Pensée indienne.

UN RAMEAU D'OR A CELUI QUI L'AVAIT DÉLIVRÉ *.

Un bois de sapins, mêlé de rochers et éclairé par la lune : L'ESPÉRANCE RESSEMBLE A LA FORÊT DE SAPINS, TOUJOURS VERTE, MAIS TOUJOURS TRISTE **.

Un bouton de rose isolé et flétri sur sa tige : L'INSECTE RONGE LES BELLES ROSES DU PRINTEMPS, SOUVENT MÊME AVANT QUE LEUR TENDRE BOUTON SOIT ÉPANOUI ; C'EST DANS LE MATIN DE LA JEUNESSE, A L'HEURE DES DOUCES ROSÉES, QUE LES SOUF-

* Proverbe chinois.

** Ancienne romance espagnole.

FLES CONTAGIEUX SONT LE PLUS FRÉQUENS *.

Un vieillard assis près d'un temple, dans un beau paysage de soleil couchant :

APPROCHE-T-IL DU BUT, QUITTE-T-IL CE SÉJOUR,
RIEN NE TROUBLE SA FIN, C'EST LE SOIR D'UN BEAU JOUR **.

Un myrte touffu planté sur un tombeau, couvrait de ses rameaux et de son ombre deux urnes renfermant les cendres de deux amis: CET ARBRE, LOIN DE VIEILLIR, SE RENOUVELLE DE DIX ANS EN DIX ANS; ET LES DIEUX ONT VOULU FAIRE VOIR,

* Shakspeare.
** La Fontaine.

PAR CETTE MERVEILLE, QUE LA VERTU, QUI JETTE UN SI DOUX PARFUM DANS LA MÉMOIRE DES HOMMES, NE MEURT JAMAIS *.

Un volcan couvert de neige : L'HIVER A BEAU COUVRIR L'ETNA DE SES GLACES, SON SEIN N'EST PAS MOINS EMBRASÉ **.

Sous un ciel brûlant un homme fatigué gravissait avec peine une montagne : LE MALHEUR RESSEMBLE A LA MONTAGNE DE BEMBER, AUX EXTRÉMITÉS DU ROYAUME BRULANT DE LAHOR : TANT QUE VOUS

* Fénelon.
** J. J. Rousseau.

LA MONTEZ, VOUS NE VOYEZ DEVANT VOUS QUE DE STÉRILES ROCHERS ; MAIS QUAND VOUS ÊTES AU SOMMET, VOUS APERCEVEZ LE CIEL SUR VOTRE TÊTE, ET A VOS PIEDS LE ROYAUME DE CACHEMIRE *.

Des sauvages d'Amérique recueillaient précieusement la liqueur qui découlait du tronc d'un arbre fendu : LE COEUR EST COMME CES SORTES D'ARBRES QUI NE DONNENT LEUR BAUME POUR LES BLESSURES DES HOMMES, QUE LORSQUE LE FER LES A BLESSÉS EUX-MÊMES **.

* Bernardin-de-Saint-Pierre.

** Châteaubriand.

Un horizon étendu, avec de hautes montagnes dans l'éloignement, qui se confondent avec le ciel : AINSI QUE L'AVENIR, L'ÉLOIGNEMENT FAIT NAÎTRE EN MOI LE SENTIMENT DE L'ESPÉRANCE ; MON COEUR OPPRIMÉ CROIT QU'IL EXISTE PEUT-ÊTRE UNE TERRE BIEN ÉLOIGNÉE, OÙ, A UNE ÉPOQUE DE L'AVENIR, JE POURRAI GOUTER ENFIN CE BONHEUR POUR LEQUEL JE SOUPIRE*.

Le bord de la mer, avec les détails peints dans le passage suivant : L'ARBRE SE FLÉTRIT LONGTEMPS AVANT DE TOMBER ; LE NA-

* X. de Maistre.

VIRE PEUT VOGUER ENCORE, QUOI-QUE PRIVÉ DE SES MATS ET DE SES VOILES ; LE TOIT D'UN CHATEAU S'ÉCROULE, MAIS SES RUINES ENCOMBRENT LONG-TEMPS LES APPARTEMENS SOLITAIRES ; UN REMPART RESTE ENCORE DEBOUT QUAND LES OURAGANS ONT RENVERSÉ SES CRÉNEAUX ; LE JOUR CONTINUE DE S'ÉCOULER MALGRÉ LES NUAGES QUI OBSCURCISSENT LE SOLEIL ; C'EST AINSI QUE LE COEUR EST BRISÉ PAR LA DOULEUR, SANS QUE LES SOURCES DE LA VIE SOIENT TARIES *.

Deux ruisseaux se perdant et

* Byron.

disparaissant après avoir serpenté dans un vallon :

> LA SOURCE DE MES JOURS COMME EUX S'EST ÉCOULÉE ;
> ELLE A PASSÉ SANS BRUIT, SANS NOM ET SANS RETOUR :
> MAIS LEUR ONDE EST LIMPIDE, ET MON AME TROUBLÉE
> N'AURA PAS RÉFLÉCHI LES CLARTÉS D'UN BEAU JOUR *.

Un Arabe mourant de soif dans le désert : LE DÉSERT EST INEXORABLE, LA GOUTTE D'EAU COMME LA RIVIÈRE SONT TARIES, ET LE BONHEUR D'UN JOUR EST AUSSI DIFFICILE QUE LA DESTINÉE DE LA VIE ENTIÈRE **.

Scène de nuit dans la campa-

* Lamartine.
** Mme de Staël.

gne ; un voyageur perdu, consterné : IL Y A DES ILLUSIONS QUI SONT COMME LA LUMIÈRE DU JOUR; QUAND ON LES PERD, TOUT DISPARAIT AVEC ELLES *.

M. d'Olmont regardait avec attention un dernier dessin représentant un vieux chêne et un rosier dépouillé, avec cette inscription : LORSQUE LE TEMPS DESSÈCHE UN CHÊNE, ON DIT QU'IL SE COURONNE; QUAND IL COMMENCE A DÉCOLORER UNE ROSE, ON DIT QU'ELLE EST FLÉTRIE **, au mo-

* Mme de D.

** Mme de Genlis.

ment même où Mme de Melval parut. M. d'Olmont, surpris, fit observer que cet album était ouvert, et s'excusa néanmoins de l'avoir parcouru. « Quant à cette dernière image, lui dit-il d'un ton à la fois mêlé de politesse et de sentiment, et à l'inscription qui l'accompagne, je la trouve maintenant plus ingénieuse que vraie. » Mme de Melval ne crut pas devoir répondre à ce compliment, afin d'éviter le tour fade et un peu suranné qu'aurait pris la conversation. Ils parlèrent d'abord du génie de quelques uns

des grands écrivains dont l'album de Mme de Melval contenait des pensées. Mais cet entretien littéraire ne suffit bientôt plus à la tendre curiosité de M. d'Olmont; il amena la conversation sur les sentimens exprimés dans plusieurs des inscriptions, qui avaient été pour lui une révélation nouvelle des impressions de Mme de Melval et comme le complément à son récit : le malheur, la destinée, la vanité des plaisirs de la vie, les jouissances de l'imagination quelquefois moins fugitives et moins fragiles que la réalité mê-

me, devinrent pour ces deux solitaires d'heureux et d'intarissables sujets de réflexions et même d'émotions nouvelles. Leurs âmes sensibles se devinaient par un instinct prompt et sûr, et, sans les faire disserter, une raison naturelle mettait sur tous les points leur esprit d'accord.

Cependant cette sorte de confidence laissait beaucoup à désirer à M[me] de Melval, puisqu'elle ignorait l'histoire de M. d'Olmont, et ne pouvait comme lui expliquer par des souvenirs et des faits dont elle fût instruite, les impressions qu'il

laissait paraître. Elle crut devoir lui faire remarquer cette différence, et elle ajouta : « Il me semble, que je vous ai montré assez de confiance, pour oser aussi en espérer un peu de votre part. Si j'ai appris vos sentimens, je ne sais presque rien de votre vie, et, je vous l'avoue, j'aimerais à voir l'effet des événemens sur une âme comme la vôtre. » M. d'Olmont fut trop touché de ce désir pour ne pas s'empresser de le satisfaire.

Le lendemain de bonne heure il retourna chez Mme de Melval, et

lui remettant un cahier de plusieurs feuilles roulées ensemble : « Voici, lui dit-il, ce que vous m'avez demandé; ce sont les souvenirs de ma vie que j'ai recueillis rapidement. » Pour cette seule fois, il éprouva, en donnant ce manuscrit à Mme de Melval, une émotion telle qu'il lui fut impossible de prolonger sa visite, et bientôt il se retira.

De son côté, Mme de Melval, quoiqu'elle eût désiré avec impatience connaître les détails de l'histoire de M. d'Olmont, ne pouvait, au moment d'en com-

mencer la lecture, se défendre d'une sorte de crainte et de tristesse; je ne sais quel pressentiment faisait palpiter son cœur, et semblait lui dire qu'une partie inconnue de sa destinée allait se découvrir à elle; enfin les yeux humides et d'une main tremblante, elle prit ce cahier, et lut attentivement ce qui va suivre :

« J'éprouve quelque embarras
« à raconter l'histoire de ma vie;
« car la plus grande partie de
« cette vie a été inutile ou mal
« employée. Elle ne se compose
« guère que d'incidens et d'aven-

« tures; mon activité même n'a
« souvent été que de l'agitation,
« et, si j'ose le dire, telle a été
« la contradiction perpétuelle de
« mes sentimens et de ma desti-
« née, que moi aussi je n'ai pu
« vivre de cette vie de l'âme pour
« laquelle il faut être deux*. Ce
« récit des mécomptes de mon
« cœur doit paraître froid, car les
« impressions profondes acquiè-
« rent seules par les souvenirs un
« charme, un intérêt et même une
« vérité nouvelle, puisqu'elles

* Mme de Staël avait défini l'amour, *de l'égoïsme à deux*.

« sont alors exemptes de troubles
« et de transports ; l'histoire des
« faits, au contraire, finit tou-
« jours par être incertaine, et
« notre mémoire indifférente les
« confond ou les oublie.

« Aujourd'hui que les liens
« domestiques ont repris dans les
« classes élevées tout leur empire,
« ma première enfance et mon
« éducation paraîtront bien sin-
« gulières ; mais alors cette édu-
« cation n'était pas la seule de ce
« genre. J'avais eu le malheur de
« perdre ma mère en naissant ;
« malgré la bonté naturelle de

« mon père, l'extrême dissipa-
« tion à laquelle il était livré ne
« lui permit pas de s'occuper
« réellement de moi. La femme
« qui me nourrit demeurait dans
« un faubourg éloigné; on me
« laissa chez elle jusqu'à sept ans;
« seulement, les dimanches ma-
« tin, j'étais amené quelques ins-
« tans devant mon père, tandis
« qu'on le poudrait et le frisait.
« Je n'ai point oublié ces courtes
« apparitions; je traversais les
« vastes salles de l'hôtel, offrant
« encore les traces des plaisirs du
« jour précédent, ou remplies

« par les préparatifs de la fête du « soir : des tables de jeu, des « instrumens de musique, des « décorations renversées étaient « pêle-mêle; je ne concevais rien « surtout à l'usage de ces dernières, « que je ne voyais jamais qu'au « soleil; enfin, après avoir sur- « monté, gravi, avec peine, tous « ces obstacles, redoutables pour « ma faiblesse, j'arrivais par un « escalier détourné, jusque dans le « petit cabinet, tout parfumé, de « mon père, d'où, après quelques « caresses, j'étais régulièrement « reconduit dans l'espèce de

« chaumière de mon faubourg.
« A sept ans, l'on eut l'idée de
« m'envoyer chez une vieille tante
« qui demeurait au fond du Dau-
« phiné. Je partis par le coche,
« avec une bonne, et fus trois
« semaines en route. Cette sœur
« de mon père, beaucoup plus
« âgée que lui, me reçut très
« bien; elle avait de l'esprit, de
« la raison, et au lieu de con-
« traindre mes petits penchans,
« elle les dirigea. Elle détruisit
« cet ascendant de servantes, cette
« accointance subalterne et vul-
« gaire auxquels j'avais été jus-

« qu'ici livré ; elle me donna le
« goût de l'application, enfin je
« lui dois les meilleures et presque
« les seules bonnes leçons que
« j'aie reçues de ma vie.

« Au bout de trois ans, je revins
« à Paris, et fus mis dans un des
« grands colléges de l'université.
« Déjà le désordre qui tour-
« mentait la société avait pénétré
« dans ces vieux établissemens ;
« la discipline extérieure durait
« encore, mais l'ordre moral
« n'existait plus. L'antique gra-
« vité des maîtres était singulière-
« ment affaiblie ; une sorte d'éga-

« lité joyeuse commençait à s'in-
« troduire entre eux et leurs dis-
« ciples ; ils devenaient hommes
« du monde, et, si les bonnes
« qualités de plusieurs nous les
« faisaient aimer, déjà ils n'ins-
« piraient plus le même respect.
« Je restai au collége le nombre
« d'années convenues et consa-
« crées, et fus assez heureux dans
« mes exercices.

« Je passai ensuite dans un
« régiment, et après deux années
« de la vie de garnison, pen-
« dant lesquelles j'avais utile-
« ment employé mon temps, soit

« à l'étude des sciences et des « lettres, soit en cultivant quel« ques talens agréables, j'obtins « de venir passer l'hiver à Paris. « Quoique mon père me trouvât, « comme il le disait, un peu « *pédant,* il n'était pas au fond « mécontent de ma conduite et « de la réputation que je m'étais « faite. Je demeurai chez lui ; et, « pour la première fois de ma « vie, je couchai, à vingt ans, « sous le toit paternel.

« Le monde dans lequel je me « trouvai jeté était très brillant. « J'allais principalement chez la

« princesse D*, Polonaise, amie
« de mon père. Sa maison était
« le rendez-vous de beaucoup
« d'étrangers. Malgré l'éclat des
« titres de la plupart d'entre eux,
« quelques uns cependant étaient
« d'une existence assez incertaine;
« ils se donnaient un état, et ob-
« tenaient une sorte de considéra-
« tion européenne par le jeu et
« le vice. Cette colonie bruyante
« de tous les égoïstes et de tous
« les oisifs distingués des grandes
« capitales, cette espèce de bohé-
« miens de salons, n'étaient unis
« que par le goût et l'avidité des

« mêmes jouissances, car depuis
« long-temps ils avaient renoncé
« à tous les liens de patrie et de
« famille. L'on arrivait très tard
« chez Mme D*, et les autres sa-
« lons de Paris semblaient comme
« se vider dans le sien, qui
« ainsi réunissait les mondains
« les plus intrépides, et comme
« les derniers et les plus infati-
« gables combattans de cette
« arène. Malgré les habitudes de
« travail et de méditation que
« j'avais prises, je me plus, je
« l'avoue, un peu trop dans cette
« société; tant les manières y

« avaient de charme et de poli-
« tesse.

« Madame D* avait auprès
« d'elle une nièce, fille d'un
« Français marié à sa sœur, et
« mort depuis long-temps. Mon
« père, quoique le moins absolu
« des hommes, aurait désiré me
« la faire épouser, et pendant
« quelque temps je crus moi-
« même éprouver pour elle une
« vive inclination. Euphrasie en
« effet était élégante et jolie ; elle
« dansait à ravir, souriait avec
« grâce ; mais en causant avec
« elle, je m'aperçus bientôt que

« son unique ambition était d'être
« à la mode, d'avoir des *liaisons*
« *brillantes*, d'entrer dans de
« beaux salons en grande parure,
« de montrer de *jolies choses*,
« et qu'au fond elle n'avait pas
« une idée et pas un sentiment.
« A la facilité avec laquelle je me
« détachai d'elle, je vis que mon
« cœur n'avait pas été touché;
« Euphrasie elle-même ne parut
« pas m'en vouloir de l'indif-
« férence que je lui marquai;
« et, comme auparavant, elle
« ne cessa d'enchanter tout le
« monde.

« Cette coquetterie d'habitude
« et superficielle, cette vanité de
« plaire au hasard, qui le plus
« souvent chez les femmes ne dé-
« truit point l'innocence, amène
« pourtant les mêmes résultats
« que la faute, et porte les mêmes
« ravages dans la société. Elle
« produit, elle excite, surtout
« chez les jeunes gens, ce besoin
« impétueux d'aimer qui, re-
« poussé d'un objet, ne s'arrête
« enfin qu'après avoir été satis-
« fait. J'éprouvai bientôt les ter-
« ribles effets de cette coquetterie
« imprudente. J'étais dans tout

« le feu de la première jeunesse :
« ne pouvant aimer Euphrasie,
« je crus trouver le bonheur
« près d'une femme passionnée,
« être singulier, extraordinaire,
« dont l'âme brûlante et l'ima-
« gination malheureuse réunis-
« saient tous les extrêmes; faible,
« séduisante, emportée, c'était
« Didon, Armide, Velléda. Je ne
« m'arrêterai point sur cette épo-
« que orageuse de ma vie, ni sur
« la catastrophe qui termina les
« jours de cette triste victime de
« son propre délire. Mais, s'il était
« permis d'appliquer à l'amour

« une expression célèbre em-
« pruntée à la politique, je pour-
« rais dire aussi que, dans ce nou-
« veau et violent mécompte, j'ai
« plutôt *traversé* le bonheur que
« je ne l'ai trouvé.

« Le cœur rempli de sentimens
« amers, je cessai d'aller dans le
« monde, livré, je n'ose dire aux
« regrets, mais à la plus profonde
« douleur. Malgré la solitude dans
« laquelle j'étais plongé, j'enten-
« dais louer, avec un accord tou-
« jours si rare, vos grâces naïves,
« vos sentimens à la fois si vrais,
« si simples et si élevés, votre

« raison parfaite, le charme de
« votre esprit et votre goût pour
« les arts. Je désirai aller chez
« Mme la maréchale d'A*. La veille
« même du jour où j'étais sûr de
« vous y trouver, je fus subite-
« ment obligé d'aller à mon régi-
« ment pour une inspection ; et,
« quoique j'eusse précipité mon
« retour, déjà vous étiez depuis
« deux jours l'épouse de M. de
« Melval, et vous veniez de par-
« tir avec lui pour sa terre de
« Lorraine. J'avais appris dans
« la suite avec tristesse les cha-
« grins dont cette union mal as-

« sortie avait été la source. Au « moment de la mort de M. de « Melval, j'étais hors de France, « et dans l'impossibilité com- « plète d'y rentrer. »

A la lecture de ces derniers détails, le manuscrit était plusieurs fois échappé des mains de Mme de Melval. Cette découverte nouvelle, inattendue dans ses propres infortunes, ce malheur dans le passé, cette occasion manquée, et de si près d'une félicité sans bornes, l'avaient complètement abattue ; elle eut une peine extrême à se remettre ; tant ses

anciennes douleurs semblaient comme revenues à la fois et redoublées par le regret et la comparaison du bien qu'elle avait perdu.

Le récit de M. d'Olmont continuait ainsi :

« J'avais été forcé d'émigrer
« de bonne heure, et je m'étais
« rendu à Turin, où je devais
« attendre des ordres. Quoique
« la révolution ne fût pas encore
« accomplie, la royauté n'était
« déjà plus qu'un vain simulacre.
« Je passai plusieurs années dans
« cette ville, qui offre le rare mé-
« lange de mœurs italiennes et

« d'habitudes de guerre ; le sé-
« jour alors en était agréable, et
« déjà un assez grand nombre de
« Français s'y étaient rendus.
« Nous étions d'ailleurs très bien
« accueillis par les habitans et les
« militaires, auxquels nous unis-
« saient les mêmes vœux et les
« mêmes intérêts.

« J'eus alors le bonheur de
« connaître un de ces hommes
« rares que l'on n'oublie point,
« le comte X. de M**, né en Sa-
« voie, et officier au service de
« Sardaigne. Ce compatriote de
« François de Sales, dans une

« carrière toute opposée, avait
« son âme vive et aimante, son
« génie tendre et naïf, gracieux
« et pathétique; peintre terrible
« des douleurs de l'isolement
« dans quelques pages impéris-
« sables, il était le plus doux, le
« plus sociable des hommes;
« voyageur et militaire par sa
« destinée, il cultivait avec dé-
« lices les sciences, les arts et la
« retraite. Combien de fois je me
« plus à m'égarer avec lui dans
« ces bocages épais de la colline
« de Turin! Rempli de cette vague
« inquiétude de la jeunesse, je

« jouissais des épanchemens de
« cet ami sincère, hospitalier, et
« de ce philosophe si vrai et si
« modeste.

« Une des maisons dans les-
« quelles j'avais été présenté était
« celle du marquis R., chargé
« des affaires d'un petit prince
« d'Italie à Turin. Le marquis
« R. était un assez bon homme,
« de peu d'esprit, et, quoique
« très épais, toujours agité, tou-
« jours en l'air; il ne manquait
« ni un seul lever, ni une seule
« réception, ni une seule céré-
« monie; et de sa petite légation

« il faisait une véritable ambas-
« sade. Aussi les ministres des
« grandes puissances l'avaient-
« ils surnommé plaisamment le
« *surchargé*. Sa femme, per-
« sonne remplie de prétentions
« et de manies, séparée de lui
« autant qu'elle le pouvait par
« des voyages continuels chez
« ses amies et ses simples con-
« naissances, ne lui avait donné
« ni le goût ni l'habitude de la
« vie intérieure. Aussi, excepté
« les heures où il *travaillait*,
« M. R. n'était jamais chez lui.
« Tous les soirs, il courait à l'O-

« péra ou aux petits spectacles ;
« et presque toujours il m'arri-
« vait, lorsque j'avais dîné chez
« lui, de me trouver seul, après
« sa fuite, avec un vieil abbé pré-
« cepteur de ses enfans encore
« en bas âge, et sa fille Georgine.

« C'était une grande personne,
« assez belle, âgée d'un peu plus
« de vingt-cinq ans, et à laquelle
« la grosse frivolité, la négli-
« gence de son père et une for-
« tune médiocre, ne donnaient
« guère plus d'espoir de se ma-
« rier. Georgine avait de la sin-
« gularité ; elle ne pouvait par-

« donner aux dames françaises
« le rouge qu'elles mettaient
« alors, et elle-même s'appli-
« quait un pied de blanc, quoi-
« que cela lui fût bien inutile,
« car elle était blanche ; mais elle
« voulait le paraître encore da-
« vantage sous son voile et ses
« habits noirs. Excepté cette sorte
« de sensibilité d'emprunt, exté-
« rieure, si l'on peut le dire, pro-
« duite par la lecture de quelques
« romans anglais et français, le dé-
« faut de surveillance et presque
« d'éducation avait conservé à
« Georgine, sans aucune alté-

« ration, son caractère italien.
« Elle avait de l'exaltation et des
« idées communes, de la super-
« stition sans piété véritable, de
« la familiarité et point d'aban-
« don, une sorte de hauteur et
« point de dignité, de la naïveté
« et point de candeur, du natu-
« rel et point de vérité; j'étais
« quelquefois impatienté, sans
« toutefois être capable de lui en
« vouloir, de cette innocence
« dans le mal et de ces aveux,
« faits le plus simplement du
« monde, de sentimens et même
« d'actions si peu élevés. Cepen-

« dant la mobilité de Georgine,
« ses expressions vives et poéti-
« ques, lui donnaient du charme
« sans qu'elle pût jamais inspirer
« un intérêt profond.

« Je fus subitement séparé d'elle
« par l'irruption des Français, et
« rejeté jusqu'à Bologne. Le mar-
« quis R. n'avait pas quitté Turin;
« il continua de négocier avec les
« généraux de la république, et,
« dans la suite, à ce que j'ai ap-
« pris, il s'attacha successivement
« à tous les maîtres de son pays,
« tant il était fidèle au parti des
« cérémonies et du pouvoir. Ce

« pouvoir même n'était guère
« pour M. R. qu'une perpétuelle
« solennité, indépendante du
« juste ou de l'injuste, et il s'in-
« quiétait peu qu'elle fût consa-
« crée au dieu véritable ou à
« l'idole. Georgine, de son côté,
« n'avait jamais pu être mariée;
« à quarante ans elle avait encore
« la même vivacité de manières,
« la même espèce d'ingénuité, ce
« qui l'avait rendue un peu ridi-
« cule; mais elle ne s'en aper-
« cevait pas, et elle mettait encore
« plus de blanc que dans sa belle
« jeunesse.

« Au moment de mon départ
« précipité de Turin, j'avais à peu
« près perdu tout ce que je pos-
« sédais. La révolution me pour-
« suivait en Italie, je cherchai à
« passer en Allemagne, afin d'ar-
« river à l'armée de Condé. Je me
« trouvai à ce rendez-vous du
« courage, de la fidélité et du
« malheur, alors que la monar-
« chie, réfugiée sous la tente,
« n'était plus qu'un quartier-
« général. Chargé, peu après l'af-
« faire de Sainte-Mergen, d'une
« mission de quelque importance,
« je quittai l'armée. Telle était la

« rapidité des événemens et la
« fatalité qui s'attachait à notre
« cause, que le succès même de
« cette mission fut sans résultat.
« Alors je résolus de me suffire
« à moi-même, afin de ne point
« affaiblir la part, déjà si insuf-
« fisante, des secours accordés
« à mes infortunés compatriotes.
« Je traversai l'Allemagne à pied,
« pauvre, inquiet, tourmenté et
« ne recevant point de nouvelles.
« Après plusieurs mois de cette
« vie errante, et presque provi-
« soire, je saisis une occasion de
« me rendre à Berlin, ville lit-

« téraire, dont le souverain était
« en paix avec la France, et où,
« jusqu'à des temps plus heu-
« reux, j'espérais trouver dans
« quelques talens des moyens
« d'existence.

« J'avais des lettres de recom-
« mandation pour M. le conseiller
« Schwermereimaker, professeur
« de philosophie transcendante à
« l'Université. M. Schwermerei-
« maker était un homme d'à peu
« près soixante ans, d'un visage
« maigre, pâle, très alongé, criblé
« de petite vérole, et qui, entre
« autres imperfections, avait un

« œil de moins. Au premier as-
« pect, M. Schwermereimaker
« était véritablement formidable,
« quoiqu'il fût au fond le meilleur
« homme du monde. Il était em-
« porté dans la discussion ; alors
« sa terrible physionomie acqué-
« rait une expression singulière ;
« il fronçait le sourcil de l'œil
« qu'il avoit perdu, et jetait de
« de l'autre des regards perçans
« sur son antagoniste. Partisan
« de la nouvelle philosophie al-
« lemande, il était cependant
« passionné pour quelques vieux
« ouvrages ; *la Vanité des scien-*

« *ces, d'Agrippa,* était un des li-
« vres qu'il admirait le plus; il
« voulut me le faire lire, et, sur
« quelques observations que je
« lui fis relativement à la justice
« et à la grandeur de Dieu, *Savez-*
« *vous*, me cria-t-il d'une voix
« nasale, et avec un air de triom-
« phe accompagné de cette pan-
« tomime que je viens de décrire,
« *savez-vous que je trouve à*
« *reprendre jusque dans la Di-*
« *vinité même* : mot comique
« chez ce malheureux disgracié de
« la nature *. A son obstination

* Plusieurs détails de ce caractère sont

« près pour de bizarres et d'ob-
« scurs systèmes, M. Schwerme-
« reimaker, ainsi que je l'ai dit,
« était très facile à vivre, et sa
« nièce Hélène, qui demeurait
« avec lui et qu'il avait élevée,
« le gouvernait absolument.

« Hélène avait de la douceur,
« des manières caressantes et une
« élocution facile; ses cheveux
« blonds étaient admirables, et
« son teint éblouissant. J'aimais
« à la rencontrer dans ces socié-
« tés allemandes de mœurs si sim-

empruntés au portrait de M. Huisgen, des *Mémoires de Goëthe*.

« ples, si franches et si loyales.
« Le ton général de ces sociétés
« chez les jeunes gens était le
« sentiment; une inclination in-
« nocente et légère décidait du
« choix de notre maîtresse, qui
« était admise, reconnue et *dé-
« clarée* à notre manière. Cette fa-
« çon d'aimer, douce et joyeuse,
« ne paraîtra pas cependant tout
« à fait poétique : ce n'était point
« dans des bocages fleuris, sur le
« bord des ruisseaux, que nous
« déclarions nos tendres senti-
« mens; mais réunis bonnement
« dans des appartemens bien

« chauds, assis des heures entiè-
« res à des tables couvertes de
« pâtisseries, de pots de bière
« et de flacons de mille liqueurs
« diverses, nous faisions de pe-
« tites idylles citadines et bour-
« geoises.

« Hélène toutefois ne s'arrê-
« tait point à cette tendresse
« commune; son enthousiasme
« semblait plus vif et plus éle-
« vé : nourrie des doctrines de
« M. Schwermereimaker, et de
« la lecture des poètes et des
« philosophes allemands, elle
« mêlait des termes de logique,

« de métaphysique et de philo-
« sophie morale à l'expression de
« ses sentimens ; les mots de *cer-*
« *titude*, de *raison pure*, de *pen-*
« *chans*, étaient le plus souvent
« de son vocabulaire, et elle
« parlait familièrement la langue
« de ce platonisme sombre et glacé
« comme le ciel qui l'a vu naître.
« Indépendamment de nos con-
« versations ordinaires, j'avais
« établi avec elle une correspon-
« dance suivie sur la religion,
« l'amour, le mystère, l'indif-
« férence, etc. Voici quelques
« fragmens de ses lettres parmi

« beaucoup d'autres que je sup-
« prime :

« L'insuffisance des choses de la
« terre nous enseigne à rechercher des
« biens impérissables. Dieu, touché
« des désirs de nos cœurs, nous a lui-
« même révélé ces biens, et sa parole
« brille d'un pur éclat dans les saintes
« écritures. Il est écrit : Au commen-
« cement était la parole..... je ne puis
« estimer si haut la parole; j'aimerais
« mieux : Il est écrit : Au commence-
« ment était le sens.... Est-ce en effet
« le sens qui a créé et qui régit toutes
« choses? Peut-être faudrait-il dire :

« Au commencement était la force.
« Cependant quelque chose m'avertit
« que je n'y suis pas encore. Mais l'es-
« prit m'éclaire, il m'inspire, et j'écris
« avec confiance : Au commencement
« était l'action *.

« Elle m'écrivait un jour afin
« de m'inviter à ces belles recher-
« ches pour lesquelles mon peu
« de disposition l'avait frappée :

« Le monde des esprits n'est point
« fermé pour toi, mais ton intelligence
« est sans force, ton cœur est sans vie.

* Goëthe, *Faust*.

« Courage! jeune amant de la science,
« baigne infatigablement ton sein
« dans les rayons de l'aurore*..........

....

« Le repos ne me procure guère de
« repos. Ce cœur, je le sens, hélas!
« n'est pas destiné à voguer avec joie,
« bercé mollement sur la vague de la
« vie, dans la vaste mer des temps**.
« Tout sent en moi, tout est cœur***.
« Je porte le ciel dans mon cœur****.

* Goëthe, *Faust*.

** Id. *Torquato Tasso*.

*** Id. *Stella*.

**** Id. Goëthe, en homme supérieur, s'est depuis moqué le premier de cet abus de la sensibilité, de ce faux enthousiasme dont

« La première aurore se lève en mon
« âme;... je ne vois plus l'univers, et
« cependant je sens qu'il n'a jamais été

il avait été le père, et il a composé l'espèce de parodie connue sous le titre du *Triomphe de la Sentimentalité*. Ce mépris, cette impatience des hommes de génie contre leur triste famille sont fréquens et naturels. La pièce de Goëthe, traduite spirituellement dans la *Collection des Théâtres Etrangers*, est précédée d'un fragment de lettre de M. W. Schlegel, dans laquelle il fait, d'une manière très gaie, l'histoire de l'affectation sentimentale en Allemagne. La lettre de M. Schlegel est un chef-d'œuvre de raison et de bonne plaisanterie; il est vraiment extraordinaire de voir la langue du ridicule maniée avec cette facilité par un étranger; Voltaire n'eût point écrit avec plus de finesse, de

« si beau. Je ne sais plus rien de Dieu,
« et cependant je ne l'ai jamais tant
« aimé *.

« Le ciel et l'objet que j'aime déchi-
« rent mon cœur; je crains... mais, non:
« lorsque nous sommes distraits de
« l'artiste par le tableau, n'est-ce pas
« la louange la plus délicate pour lui?

grâce et de légèreté que l'érudit gymnosophiste allemand. Peut-être M. Schlegel eût-il pu faire observer que cette exagération allemande, fruit d'une société oisive, avait dû finir avec les malheurs et les passions réels de la société; il y a dans cette rude épreuve une force, un ébranlement qui détruit et emporte toujours les sentimens factices.

* Schiller, *l'Intrigue et l'Amour*.

« Si, dans mon contentement, je suis
« détourné de Dieu par son chef-d'œu-
« vre, ne doit-il pas en être réjoui* ?

« Qu'est-ce que l'amour? Si ce n'est
« la prière**.

« La femme n'est-elle pas chargée
« d'un véritable sacerdoce? Elle pu-
« rifie la victime et doit y mettre le
« feu***.

* Schiller, *l'Intrigue et l'Amour*. L'on a peine à s'expliquer la récente et triple imitation de ce drame sur la scène française ; il est de la jeunesse de Schiller, et le plus faible et le plus immoral de ses ouvrages, au jugement de Mme de Staël.

** Werner, *Luther*.

*** Id.

« Le plus saint des sacremens c'est « l'amour, c'est l'oriflamme dans la « lutte sacrée *.

« Une autre fois, Hélène me « vantait, comme très touchant, « je ne sais quel nouveau poëme « que son oncle lui avait prêté.

« Ce poëme, disait-elle, a été tissu « dans la nuit, semblable à l'écho du « râle d'un mourant, qui, bien que « faible, porte la terreur jusque dans « la moëlle des os **.

* Werner, *Luther*.

** Id., *Prologue du Vingt-quatre Février*.

« Dans une dissertation sur
« l'indifférence, elle m'écrivait
« avec une pitié subtile et dédai-
« gneuse.

« Apprenez d'une pauvre femme
« que le mot indifférence est un son
« vide de sens, un son qui frappe l'air,
« mais ne répond à aucune pensée.
« L'âme n'est indifférente que pour ce
« qu'elle ne connaît pas, pour ce qui
« n'existe pas pour elle. Or, si l'indif-
« férence n'existe que pour ce qui
« n'existe pas, l'indifférence elle-même
« existe-t-elle * ?

* Lessing, *Émilie Galotti.*

« Lorsque je causais avec Hé-
« lène, son joli visage faisait pas-
« ser tout ce galimatias, mais
« il perdait singulièrement à la
« lecture. Je l'attribuai d'abord
« à l'ignorance de notre langue.
« Ce malentendu me touchait,
« il me paraissait annoncer une
« âme expansive, passionnée,
« sachant les mots, et, par émo-
« tion, les plaçant mal; mais je
« découvris bientôt que le français
« lui était encore plus familier que
« l'allemand, chose assez com-
« mune alors à Berlin, et j'eus la
« certitude que tout ce factice

« n'était pas moins dans les idées
« et les sentimens que dans l'ex-
« pression. Il faut encore faire
« observer que cette exagération
« sentimentale des jeunes alle-
« mandes quelquefois avait un but
« et devenait un calcul; elle était,
« pour des filles de qualité sans
« fortune, une ressource, un
« moyen de trouver un mari;
« cette exaltation, cette mélan-
« colie, était une dot. L'on ne se
« figure point alors les évanouis-
« semens, les attaques de nerfs,
« les convulsions, enfin tous les
« travaux de ces pauvres créatu-

« res, pour attendrir, et arriver
« à cette belle réputation de fem-
« me sensible et passionnée. Elles
« parvenaient ainsi à attraper et
« séduire quelque niais ou quel-
« que sot qui n'aurait pu jamais
« être *présenté* ou aller dans le
« monde, s'il se fût *mésallié* avec
« celle qu'il aimait.

« Quelquefois cependant l'a-
« mour platonique d'Hélène pre-
« nait un caractère beaucoup
« moins vague, et plus vrai;
« mais c'était d'une vérité de
« sens, si j'ose le dire; la séduction
« en était médiocre, car elle con-

« trastait avec le froid enthousias-
« me de l'âme. J'eus bientôt oc-
« casion de reconnaître à quel
« point cette affection, qui par
« momens était sincère, manquait
« cependant de profondeur et de
« constance. Un ancien valet de
« chambre intègre, et que j'avais
« laissé en France, me fit passer
« une somme assez forte pour me
« rendre en Angleterre, où j'es-
« pérais retrouver un plus grand
« nombre de Français, et saisir
« quelque occasion de rentrer
« dans ma patrie. Quelques se-
« maines après mon départ, j'ap-

« pris qu'un gros jeune homme
« de notre société, fils d'un riche
« brasseur, et auquel je n'avais
« guère fait d'attention, venait
« d'être déclaré le *promis* * d'Hé-
« lène, et qu'il devait bientôt
« l'épouser. La physionomie de
« mon rapide successeur, autant
« que je puis me la rappeler,
« avait ce calme vulgaire qui an-
« nonce une intelligence com-
« mune, mais il avait de la santé,
« de la fraîcheur; sa tournure
« était robuste; et ils ne firent pas,

* Terme employé à Berlin pour désigner ce que nous appelons le *futur*.

« m'a-t-on dit, un trop mauvais
« ménage.

« J'avais passé à Berlin plu-
« sieurs années heureuses de ma
« vie, sous ce gouvernement mi-
« litaire, et cependant protecteur;
« sévère et sans violence; ami
« des lettres et des arts, qui agit
« par la force et ne craint point
« les lumières; dans cet état où
« la cour est à la fois simple et
« digne, où l'amitié du prince
« n'est point de la faveur, mais
« seulement une fraternité guer-
« rière. Si d'autres habitudes,
« d'autres goûts, d'autres devoirs

« me firent quitter ce pays, il
« obtint alors et il doit à jamais
« conserver toute mon estime.

« Arrivé à Londres, je dé-
« sirais vivement de retourner
« chez Mme la maréchale d'A*.,
« avec laquelle je savais que vous
« demeuriez. J'avais rencontré
« dans la société française le bon
« et ingénieux Florville, qui m'a-
« vait informé du commencement
« de la maladie de Mme d'A*.;
« et, de jour en jour, j'attendais
« impatiemment qu'elle pût con-
« tinuer à recevoir. Lorsque son
« état parut désespéré, j'avais

« prié Florville de me procurer
« l'occasion de vous offrir mon
« hommage et l'expression de
« mon zèle dans l'isolement qui
« vous menaçait. Mais il me pré-
« vint que vous paraissiez décidée
« à ne voir personne, et même à
« quitter Londres, si vous aviez
« le malheur de perdre Mme d'A*.
« Le domestique fidèle qui m'a-
« vait procuré les moyens de
« quitter Berlin, m'était venu re-
« joindre, avec des débris, assez
« considérables pour cette épo-
« que, de la succession de mon
« père. La fatale nouvelle de sa

« mort, arrivée quelques années
« auparavant, me pénétra de dou-
« leur. Cet homme, qui était né
« bon, n'avait jamais pu prévoir,
« du sein de ses plaisirs, les cri-
« mes dont il s'était vu l'impuis-
« sant témoin ; arraché subite-
« ment aux habitudes frivoles de
« sa vie, il avait succombé à cette
« terrible surprise.

« Alors je vivais aussi dans la
« haute société de Londres; l'ha-
« bitude de la langue que je de-
« vais à une mémoire prompte et
« facile, avait contribué à m'y ré-
« pandre davantage, et d'ailleurs

« presque tout le monde y parlait
« familièrement le français. Je l'a-
« vouerai toutefois, si j'admirais
« le gouvernement de ce pays et les
« caractères élevés qu'il présente,
« je n'aimais, au premier aspect,
« ni ses mœurs, ni ses usages, ni
« ses manières. Ces Anglaises, si
« vantées, si à la mode, me pa-
« raissaient peu dignes de leur
« brillante réputation. La roideur
« de leur maintien, leur haute et
« forte stature, leur démarche
« rapide, enfin tout leur exté-
« rieur, sont véritablement l'op-
« posé de la *disinvoltura*; l'éclat

« des couleurs frappe plus dans
« leurs vêtemens que l'élégance ;
« et la richesse, ou du moins son
« apparence (leurs énormes bra-
« celets sont bien souvent d'or
« faux), l'emporte sur le goût
« dans leur parure. L'indécence
« convenue des grandes toilettes
« est même surpassée par plu-
« sieurs avec une recherche sin-
« gulière, car elles ont l'art d'in-
« diquer en détail ce qu'elles ne
« peuvent faire voir. Malgré leur
« perpétuel dédain pour le *vul-*
« *gar,* l'emploi fréquent des ter-
« mes *delicacy, very shocking,*

« elles réunissent, sauf de nom-
« breuses et nobles exceptions,
« les mauvaises manières les plus
« diverses ; c'est à la fois la révé-
« rence courte du village, les ges-
« tes familiers des grandes villes
« et le ricanement de la province.
« Ce ton singulier et peu digne tient
« peut-être aux premières impres-
« sions qu'elles reçoivent, à cette
« éducation qui jusqu'à dix ans
« est confiée à des bonnes, et
« leur conserve jusque dans le
« grand monde, et avec l'arro-
« gance qu'elles y déploient, des
« habitudes communes et subal-

« ternes. Quelques anglaises pos-
« sèdent, il est vrai, de rares
« connaissances ; elles ont vu
« l'Europe, et même parcouru
« l'Orient, mais elles manquent
« d'imagination, et leur con-
« versation n'a pas tout l'intérêt
« qu'elle fait espérer ; l'instinct
« voyageur n'est chez elles que
« de la curiosité, un besoin d'a-
« voir vu du pays, une autre
« sorte de vanité.

« Je ne crois point par cette
« espèce de détails, recueillis ra-
« pidement dans un séjour de
« moins d'une année, contredire

« les sentimens d'affection que « vous m'avez exprimés pour « l'Angleterre : c'est, comme vous « le disiez, la vieille, la véritable « Angleterre que vous avez aimée « et connue ; je ne peins que « l'Angleterre *fashionable*, l'An- « gleterre superficielle et factice.

« J'avais admiré avec quelle « facilité les Français consentaient « gaiement à leur éternelle répu- « tation d'esclaves de la mode, « d'enthousiastes des petites cho- « ses ; Londres me parut là des- « sus non moins déraisonnable « que Paris. Cet empire de la

« mode semble même chez les
« Anglais plus despotique, car il
« oblige, il condamne des classes
« entières à une certaine existence,
« à de certaines manières, malgré
« le peu de disposition des indi-
« vidus. La frivolité de ces victi-
« mes de la mode est sans grâce
« dans ses travers, car elle est
« forcée, et personne ne peut s'y
« soustraire. Cette espèce de des-
« tin, cette fatalité du beau monde
« marque d'avance l'heure, le
« moment de telle course de che-
« val, de telle promenade, de
« telle visite, et fait ainsi de la

« journée entière une suite d'ex-
« hibitions futiles, qui ne laissent
« point de traces, et semblent
« comme étrangères à l'exercice
« des facultés de l'esprit : l'on
« pourrait appliquer à la dissi-
« pation de ces hommes le trait
« connu du poëte, *ils vivent igno-*
« *rans de leur propre vie* *.
« Quant à l'engouement reproché
« aux Français, celui des Anglais
« est aussi vif et non moins extra-
« vagant que celui d'aucun peu-
« ple ; leur langue même, avec

* *Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ.*
Ovide, *Trist.*, l. 3, 12.

« la multitude de ses *beatiful*,
« *wonderful, delightful*, semble
« faite exprès pour exprimer cet
« enthousiasme manqué et cette
« admiration fausse et incons-
« tante. Cet orgueil natif qui, en
« Angleterre, produit chez les
« hommes cette qualité indéfinis-
« sable, appelée esprit public,
« cette vertu politique source à la
« fois d'actions généreuses, d'er-
« reurs et d'injustices, n'excite
« chez les femmes que de la fatuité
« nationale. L'impertinence des
« femmes de la cour, dans les
« états absolus, est douce et pai-

« sible, il faut en convenir, à
« côté de cet orgueil aristocrati-
« que des pays libres, de cet or-
« gueil qui est à la fois de rang et
« de peuple. Il semble aussi que,
« dans ces dernières sociétés, la
« distinction des rangs étant moins
« fixée par l'opinion cherche à
« s'établir et à se faire reconnaître
« par la hauteur des manières :
« les anglaises sur ce point peu-
« vent être comparées aux gran-
« des dames de Rome aux beaux
« temps de la république.

« Je parcourus diverses parties
« de l'Angleterre, et passai quel-

« que temps à la campagne chez
« lady Arabella W*., à Brooks-
« deale, dans le Lincoln-Shire.
« Mariée à un homme très bon,
« riche, d'une naissance honora-
« ble, quoique inférieure à la
« sienne, et sincèrement occupé
« de son bonheur, lady Arabella
« portait de l'affectation jusque
« dans les goûts les plus simples;
« son naturel semblait acquis,
« sa sensibilité n'était pas sans
« recherche et sans faste; elle ap-
« pelait, en public, sir Arthur
« W*. son ami, son doux ami;
« elle citait les mots touchans

« et qu'elle avait arrangés de ses
« petits garçons et de ses petites
« filles, ne parlait que des dou-
« ceurs de la tendresse mater-
« nelle; elle vantait encore comme
« *ravissemment délicieux* le bon-
« heur de l'existence domestique,
« les jouissances de la vie cham-
« pêtre, et elle avait fait cons-
« truire dans sa terre une laiterie
« de marbre. Célèbre autrefois par
« sa beauté, elle avait, à près de
« quarante ans, conservé encore
« quelque éclat. Je l'avais ren-
« contrée dans plusieurs *routs;*
« et ses invitations réitérées m'a-

« vaient décidé à me rendre à
« Brooksdeale. Si les travers de
« quelques *dames* anglaises m'a-
« vaient peut-être trop vivement
« frappé, je savais à quel point la
« *femme* anglaise était digne de
« respect, et je croyais que lady
« Arabella, malgré ses préten-
« tions, pouvait posséder, ce qui
« arrive quelquefois, les qualités
« et les vertus qu'elle affectait.
« Quelques semaines de séjour à
« Brooksdeale suffirent pour me
« détromper. Cette divinité de la
« maison, cette reine de la ferme,
« comme l'appelait pompeuse-

« ment son mari, était abhorrée
« de tout le monde, tant elle était
« avare, aigre, exigeante et *tea-
« zing* *. D'autres détails un peu
« plus sérieux finirent par me
« désenchanter tout à fait sur les
« perfections imaginaires de lady
« W*.

« Pour me conformer à l'usage
« anglais, j'avais, d'après l'aver-
« tissement qui m'en avait été
« donné, proposé à lady W*.
« de boire quelques santés. Elle y
« avait répondu avec une expres-
« sion et des signes que d'abord

* Tatillonne.

« je n'avais guère remarqués, car « cette libation de femme ne me « plaisait point. Il paraît que lady « W*. prit pour une galanterie « de mon choix, ce qui n'était que « l'effet d'un avis obligeant, et le « désir d'être comme tout le mon- « de ; mais je m'aperçus bientôt « que je ne pouvais plus lui por- « ter une seule de ses santés, sans « qu'elle y répondît par un long « et ardent regard qui, planant « sur le verre toujours plein de « vin pur (lady Arabella l'aimait « beaucoup, ainsi que le punch et « les liqueurs fortes), arrivait di-

« rectement sur moi d'un bout de
« la table à l'autre. Cette coquet-
« terie de bacchante me donna
« des soupçons qui me sem-
« blaient, il est vrai, bien étran-
« ges avec les éternelles démons-
« trations conjugales de lady
« W*., et ses tirades sur l'in-
« nocence des champs, les char-
« mes de la solitude et les dé-
« lices de la vie intérieure.

« Un jour que plusieurs amis
« de sir Arthur étaient venus pour
« la première fois dîner à Brooks-
« deale, je crus devoir proposer
« à lady Arabella de leur porter

« quelques santés; elles furent
« accueillies avec une expression
« encore plus vive qu'à l'ordi-
« naire, et je résolus de ne plus
« les renouveler. L'on avait le
« matin visité le château, bâti-
« ment récemment achevé et con-
« struit dans le style gothique;
« lady W*. avait exigé qu'il eût
« ce caractère, comme portant da-
« vantage à la mélancolie. Ce go-
« thique moderne, assez commun
« en Angleterre, me parut de
« mauvais goût; je trouvai ridi-
« cules ces petits créneaux tout
« neufs, enduits de je ne sais

« quelle préparation chimique *,
« imitant mal la noire empreinte
« des vieux âges, et ces meurtriè-
« res inoffensives, et ces pont-levis
« toujours immobiles : ces portes
« basses, ces voûtes mal éclairées
« étaient encore très incommo-
« des. Ce simulacre de manoir
« féodal formait d'ailleurs un
« bizarre contraste avec les opi-
« nions très démocratiques de
« lady W*. Après dîner l'on alla
« voir le parc. Il était monotone
« dans son irrégularité, comme
« les jardins français le sont dans

* Le mastic de Dihl.

« leur symétrie ; quelques bou-
« quets d'arbres seulement étaient
« près du château, et il n'y avait
« pas de futaie. Ce parc semblait
« comme enveloppé d'une vapeur
« humide ; et le vert se détachait
« sur l'horizon d'une manière
« trop crue. Je remarquai que,
« dans certaines parties, le mur
« de clôture avait été dégradé et
« démoli de manière à figurer des
« ruines ; mais toutes ces brèches,
« quoique garnies de lierre,
« étaient bien loin d'avoir l'air an-
« tique qu'on avait eu la préten-
« tion de leur donner. Une multi-

« tude d'ouvriers étaient occupés
« toute l'année à faucher, couper
« et rouler les gazons qui deve-
« naient ainsi lisses et unis comme
« une étoffe ; ces gazons parais-
« sent plutôt en effet un produit
« de l'industrie du pays que l'ou-
« vrage de la nature. Malgré tout
« le luxe de cette pelouse et sa
« coûteuse main-d'œuvre, je re-
« grettai, je l'avoue, la vieille
« prairie *émaillée de fleurs* des
« poëtes et des amans.

« La promenade se prolongea
« jusqu'à la fin du jour; au mo-
« ment de rentrer, et au sortir de

« la laiterie que sir Arthur, tou-
« jours dupe et soumis, avait ap-
« pelée les *états* de sa femme, je
« me trouvai le dernier avec lady
« W*., à laquelle j'offris le bras.
« Quelques instans après, comme
« nous traversions un petit pas-
« sage assez obscur, elle me dit
« d'une voix flûtée et d'un air
« languissant : « M. d'Olmont,
« vous êtes malheureux, sensible,
« mon cœur et ma vie sont à
« vous. » Malgré la clarté de cette
« déclaration, j'affectai de n'y
« rien comprendre, et d'attribuer
« à la philanthropie connue de la-

« dy Arabella, ce touchant inté-
« rêt pour un Français errant et
« sans patrie. Je répondis à lady
« W*. par de froides protesta-
« tions de reconnaissance et d'ad-
« miration pour son beau carac-
« tère. Elle fut déconcertée... Je
« n'eus point l'air de m'en aper-
« cevoir, et bientôt nous rejoignî-
« mes le reste de la compagnie.
« Ces personnes ne partirent point
« de Brooksdeale le même jour,
« et m'aidèrent ainsi à passer avec
« moins d'embarras la fin de la
« soirée. Le lendemain de bonne
« heure, une lettre assez longue

« me fut remise de la part de
« lady W*.

« C'était vraiment *Vénus tout*
« *entière à sa proie attachée.*
« Après la répétition passionnée
« de ses mêmes sentimens, lady
« Arabella, toujours méthodique,
« toujours exacte, cherchait à
« prouver que ce qui s'appelle
« dans le monde *prendre un*
« *amant,* offrait en France et en
« Angleterre des conséquences
« bien différentes. Pour une an-
« glaise, disait-elle avec une opi-
« nion singulière sur la société
« française de cette époque, la

« perte de son existence et de son « repos est communément la fin « d'un sentiment qui n'à en Fran- « ce que des suites agréables et « peu dangereuses. Les sacrifices « de lady W*. étaient en effet bien « extraordinaires. Cette épouse, « cette mère de six enfans, aban- « donnait sa famille, et me pro- « posait de s'enfuir; et, pour ter- « miner cet ignoble roman, elle « répondait d'obtenir, tout de « suite, le divorce, en se *faisant* « *surprendre* par deux de ses « gens qui étaient à elle.

« L'extravagance de lady Ara-

« bella, et l'infamie de ces der-
« niers moyens, m'inspirèrent
« pour elle un profond mépris,
« et, après quelques politesses à
« sir Arthur, je quittai prompte-
« ment Brooksdeale. L'infidélité
« conjugale, commune en An-
« gleterre dans les classes éle-
« vées*, y semble plus coupable,
« puisque là, du moins, l'incli-
« nation des filles est comptée

* L'on se rappelle le nombre assez considérable de *pairesses* anglaises, que la femme du dernier roi, princesse austère, avait exclues de la cour, à cause de leur conduite.

« pour quelque chose dans le
« choix des maris.

« Je retournai à Londres. J'é-
« prouvais cette tristesse et ces
« vagues regrets d'une existence
« non satisfaite ; arrivé au milieu
« de ma carrière, l'âme flétrie, en-
« nuyée, je crus désormais pou-
« voir vivre en philosophe. En vé-
« rité, me disais-je, l'amour, tel
« qu'un sort contraire me l'a fait
« jusqu'ici presque toujours ren-
« contrer, n'est point ce sentiment
« intime, puissant, irrésistible,
« cette vie à part de la vie, ce songe
« doré de la jeunesse; il ne sem-

« ble, au contraire, pour tout ce
« monde, qu'une affaire d'habi-
« tude, empreinte des mœurs et
« du caractère de chaque peuple;
« en France, cet amour est une
« fête; en Italie, une musique,
« un *aria;* en Angleterre, une
« course, un voyage; en Alle-
« magne, un repas.

« La plupart de mes compa-
« triotes étaient déjà rentrés en
« France. Le gouvernement con-
« sulaire venait de s'établir. Un
« général en crédit, avec lequel
« j'avais eu autrefois quelques re-
« lations, et dont le père, cheva-

« lier de Saint-Louis, occupait
« à Versailles un emploi de con-
« fiance, m'écrivit obligeamment
« pour m'offrir ses services. Je
« les acceptai, et résolus de quit-
« ter l'Angleterre. Je passai chez
« sir Arthur et lady W*. qui étaient
« en ville, afin de prendre congé.
« Mais lady Arabella était tou-
« jours dehors, tant elle se
« donnait de peine pour faire
« élire membre du parlement un
« homme qu'elle protégeait. Au
« moment de mon départ, comme
« je traversais Londres, j'aper-
« çus, de ma voiture, celle de

« lady Arabella ; ses gens étaient
« décorés des couleurs de son
« candidat ; je la vis bientôt elle-
« même, avec la même parure,
« courir les tavernes, assiéger les
« *hustings*, afin de gagner des
« voix ; elle me parut alors véri-
« tablement affreuse, et je ne pus
« m'empêcher de me rappeler le
« trait comique de Pope sur les
« femmes politiques *.

« De retour à Paris, j'allai voir
« le général B* ; il me reçut très

* Trois choses vieillissent les femmes, dit Pope, le jeu, la médisance et la politique, *game, scandal and politicks*.

« bien, et me fit entendre qu'ayant
« perdu presque toute ma for-
« tune, il me serait facile de la
« refaire, en m'attachant avec
« zèle et dévouement au nouvel
« ordre de choses ; je refusai une
« place du palais, et préférai re-
« prendre ma carrière militaire.
« J'avais été ébloui de loin, je
« dois le dire, par l'éclat guer-
« rier de ces hommes nouveaux ;
« ils étaient jeunes alors, et pleins
« d'enthousiasme et d'espérance.
« Bientôt cet enthousiasme, adroi-
« tement dirigé, ne fut plus que
« de l'empressement à prévenir

« et à suivre les volontés du « maître, qu'une ardente servi- « tude, dont le but unique était « des grades, des emplois lucra- « tifs, et plus tard des *majorats*, « des *duchés*, des *principautés*, « et même des *royaumes*, qui « devenaient ainsi un des degrés « de l'avancement militaire *. Cet « esprit de servitude avait dé- « pravé la conscience et faussé « la raison d'hommes qui n'é- « taient point dépourvus de bon

* L'on connaît le mot de ce grenadier qui, parlant de l'élévation d'un général fameux, disait naïvement : *Il est passé roi.*

« sens et de loyauté naturelle.
« Instrumens aveugles et dociles,
« ils faisaient de la gloire comme
« ces ouvriers de tapisserie qui
« travaillent par derrière sans sa-
« voir les sujets des tableaux
« qu'ils représentent. Cette aris-
« tocratie militaire, par un faux
« calcul d'amour-propre, ne vou-
« lait plus être peuple ; elle mê-
« lait des airs de parvenus à ses
« rudes habitudes, et terrible dans
« le Bulletin, elle était quelque-
« fois, dans la société, burlesque
« par les manières *. Plus gra-

* L'on voyait, il n'y a pas long-temps,

« cieuse, la jeunesse militaire de
« Paris, brave, brillante, pom-
« ponnée, chantait dans les salons
« des romances chevaleresques,
« et ces Amadis, ces Roland de
« l'Empire n'étaient pas moins
« factices que les Grecs ou les

dans une riche collection de tableaux et de curiosités, une pierre du palais de l'Alhambra, prise dans la cour des lions; à la suite d'une note qui indiquait l'origine de cette pierre, il y avait écrit : *Avec les complimens du voleur au recéleur*. Cette hilarité de police, au sujet d'un tel débris, causait une vive impatience : l'on ne sait à qui faire honneur de cette belle inscription; mais elle est en vérité bien peu chevaleresque et bien peu française.

« Romains de la République.
« Mais l'objet éternel de mon ad-
« miration, de mes souvenirs, et,
« je ne crains pas de le dire, de
« mon respect, était le soldat si
« simple, si résigné, si intrépide;
« seul il était resté vrai au milieu
« des folies, des vanités et des
« prétentions de ses chefs; sa na-
« ture semblait encore ennoblie
« par ce mépris désintéressé du
« danger; malgré les fatigues, les
« privations sans nombre de nos
« campagnes, j'étais souvent heu-
« reux et fier de commander à de
« tels hommes, et je ne pouvais

« me lasser de contempler ce cou-
« rage français, le premier, le
« plus ancien * et le plus bril-
« lant courage du monde.

« Blessé grièvement en Espa-
« gne, je profitai de ce prétexte
« pour quitter le service. Si j'ad-
« mirais les hauts faits de nos ar-
« mes, j'abhorrais alors l'iniquité
« de toutes ces guerres, et cette
« poursuite en Europe de toutes
« les idées généreuses, et des
« plus nobles facultés de la pen-

* Tite-Live semble déjà désigner, par la *rabies gallica*, XXXVIII, 17, ce qu'au seizième siècle l'on a appelé la *furia francese*.

« sée : ce despotisme militaire
« et barbare à une époque de ci-
« vilisation et de lumières, cet
« attentat perpétuel contre le
« genre humain, m'inspirait une
« profonde horreur, et je vis
« avec joie sa chute prochaine.
« La vie aventureuse des camps,
« que je menais depuis plus de
« dix années, me rendit pénibles
« les premiers momens de cette
« inaction de haine et d'espé-
« rance.

« J'allais alors dans la société
« de Paris, pour laquelle, à dé-
« faut d'un intérêt plus tendre

« qu'il ne m'avait point été donné
« jusqu'ici de ressentir, j'avais
« toujours eu assez de goût. Mais
« avec l'âge et une fortune mé-
« diocre, ce genre de vie finit
« par devenir pénible; l'intolé-
« rance politique des salons a
« d'ailleurs, depuis peu, détruit
« presque le charme de cette so-
« ciété. J'avais entendu parler de
« la maison de Sainte-Périne, je
« vins la visiter; sa situation,
« l'ordre et l'indépendance que
« l'on y trouve réunis, me con-
« vinrent, et je résolus de m'y
« fixer. Quoique la solitude ne

« me déplaise pas, je crains l'i-
« solement. Il me semble qu'a-
« près tant d'illusions détruites,
« je dois ici trouver un doux et
« dernier asile. Dans l'âge des re-
« grets, je ne sais quelle espé-
« rance nouvelle anime et agite
« mon cœur; les biens que j'ai
« perdus ne valent pas les félici-
« tés qu'elle m'offre; heureux
« si bientôt elle peut s'accom-
« plir! »

Il serait difficile de peindre l'émotion à la fois singulière et profonde, que la déclaration contenue dans ces dernières lignes

fit éprouver à Mme de Melval. Sa modestie était confuse de cette espèce de succès dû à une vie et à des infortunes si peu éclatantes. Pendant quelques heures, cette femme, depuis long-temps indifférente et résignée, tomba dans une profonde rêverie; elle s'étonnait intérieurement de cet intérêt nouveau qu'elle ressentait sur elle-même; et cependant elle n'osait arrêter sa pensée sur la proposition inattendue qui lui était faite. Elle sortit, croyant dissiper son trouble, et vint s'asseoir dans le bosquet voisin du *pavillon*.

De son côté, M. d'Olmont, après être sorti de chez Mme de Melval, s'était renfermé chez lui ; sans être moins touché, il commençait à éprouver cette sorte d'aise que donne toujours l'aveu d'un sentiment connu de celle qui l'inspire, calme à la fois plein d'intérêt et de charme ! Il réfléchissait sur la bizarre destinée qui lui faisait rencontrer si tard, dans un hospice, l'objet idéal que son cœur appela si long-temps, et, si l'on peut le dire, qu'il avait si long-temps regretté avant de le connaître. Il ne put

résister au besoin de revoir Mme de Melval le même soir, et il retourna chez elle vers cinq heures.

Mme de Melval, toujours fortement préoccupée, était encore dans le bosquet. L'on touchait à la fin de septembre, le temps était doux et serein, les arbres légèrement défeuillés étaient d'un vert plus sombre, et l'horizon resplendissait de ces feux colorés des couchers de soleil d'automne. Des touffes de dahlia, de chrysanthemum, des guirlandes de cobœa, fleurs brillantes et tardives, gar-

nissaient le parterre et ornaient le bosquet. Le double éclat de l'astre et des fleurs, tout ce déclin magnifique de la nature, moins riant, mais plus touchant que sa jeunesse, était comme une image fidèle de la situation, de l'âge et des sentimens de ces deux solitaires. Bientôt l'émotion, déjà si vive, de Mme de Melval fut portée au plus haut point, lorsque, après quelques minutes d'un silence expressif, et au moment où elle remettait le manuscrit à M. d'Olmont, celui-ci, avec l'accent le plus sensible, lui dit: « Il est

un incident dont je n'ai point parlé dans cette histoire.... Voici votre anneau....., je ne vous le rends pas maintenant, je vous le montre. Au milieu des traverses de ma vie, ce don de l'innocence et du malheur ne m'a jamais quitté; il semblait devoir attirer sur moi la protection céleste, et ce n'est qu'à l'autel, qu'en présence de Dieu même, que je puis vous le remettre et m'en séparer. Ainsi cet anneau nuptial, devenu le gage d'une félicité sans fin, la rendra plus douce encore en nous rappelant des temps moins heureux. »

A la vue de son anneau, Mme de Melval n'avait pu se contenir. « Est-il vrai, s'écria-t-elle? vous seriez ce bienfaiteur caché, cette seconde Providence que j'ai tant regretté de ne pouvoir connaître! » Alors cette personne naturellement si calme, si réservée, se livrait à des démonstrations, à des transports inouis pour elle; ses traits semblaient comme ranimés et presque rajeunis par cette émotion de joie. M. d'Olmont la regardait fixement, dans une vive et douce extase.

Après s'être un peu remise,

Mme de Melval fit observer à M. d'Olmont, avec une expression à la fois simple et tendre, combien à leur âge le parti qu'il lui proposait paraîtrait étrange. « Ah ! qu'importe, reprit-il aussitôt, nous remonterons le cours de notre vie, nous referons le passé tel qu'il eût été, sans la contrariété du sort, et ces souvenirs imaginaires couleront plus lentement dans notre mémoire que les tristes années que nous avons perdues. Cette ardeur nouvelle suspendra les glaces de l'âge, et, en achevant ensemble notre

carrière, nous croirons ne nous être jamais quittés. » Cet entretien dont l'amitié et la reconnaissance la plus exaltée firent tous les frais, et dans lequel M. d'Olmont obtint le consentement de Mme de Melval à l'union qu'il désirait si vivement, se prolongea plus d'une heure, et la nuit seule y mit un terme.

Cependant M. d'Olmont, en rentrant chez lui, trouva une dépêche ministérielle qui lui annonçait l'heureux succès d'une réclamation qu'on l'avait précédemment engagé à former ; elle était relative à la restitution de parties

considérables de bois non vendus ; il ne s'agissait plus que de fournir un petit nombre de pièces, mais qui étaient exigées tout de suite. Quoique la disposition dans laquelle se trouvait M. d'Olmont, ne fût guère favorable à ce genre de démarches, il sortit le lendemain de bonne heure, afin d'être plus tôt délivré, et de revenir promptement chez Mme de Melval. Mais, à son grand regret, ces formalités administratives se prolongèrent ; il était d'ailleurs tellement distrait par ses nouvelles pensées, qu'il manquait à tous

les rendez-vous, et ne savait pas très bien expliquer ce qu'on lui demandait; pour dernière contrariété, il fut contraint d'accepter l'invitation à dîner du ministre, et il ne revint ainsi le soir à Sainte-Périne qu'à une heure presque indue pour cette paisible maison. Le jour suivant, il écrivit le matin à Mme de Melval afin de s'excuser; il lui détailla tous ses contre-temps de la veille, et lui demanda vers quelle heure il pouvait espérer de la revoir.

M. d'Olmont fut certes très exact au rendez-vous. « Votre as-

cendant m'étonne, lui dit Mme de Melval, peu de temps après qu'il fut entré, je ne savais véritablement que devenir hier. » — « Et moi, reprit M. d'Olmont, combien j'étais triste et ennuyé ; malgré les complimens que l'on me faisait sur ma nouvelle prospérité ! Combien elle me semblait grossière à côté du jour de bonheur que j'avais perdu ! Dans le salon du ministre, au milieu de tout ce luxe du pouvoir, je regrettais le bosquet de Sainte-Périne. Je sentais une vraie pitié pour ces ambitions si vaines, pour ces con-

voitises si basses, pour cette mendicité intrigante et parée. Je ne pouvais regarder sans moquerie cette prudence politique qui mesure ses paroles, ses gestes et jusqu'à son sourire d'après le crédit présumé de chacun, toujours prête à *adorer le bruit de la faveur*, même la plus subalterne. Quelques uns plus ardens, plus sombres, semblaient éprouver une palpitation violente à la vue de ces plaques, de ces cordons qu'ils contemplaient d'un œil ébloui et avide. Je voyais avec pitié des vieillards *candidats du*

tombeau *, tout près de cette terrible, de cette infaillible élection, solliciter des places, de l'argent, des honneurs, comme si la sagesse de leur âge n'était point une dignité plus naturelle et plus noble. Les femmes isolées, fixées sur un long cercle de fauteuils, recevaient de rares hommages, bientôt interrompus par l'installation solennelle des nouvelles visites, et le départ furtif de celles qui les avaient précédées; et, sauf la politesse des maî-

* Expression de M. de Montlosier: *De la Monarchie française.*

tres de la maison, il eût été très difficile vraiment, dans cette centaine de bruyans tête-à-tête d'hommes causant debout, dans cet abandon et cette solitude des femmes, de retrouver quelques traces de l'ancienne galanterie française. Enfin, me voilà hors de ce lourd tourbillon, et je veux pour toujours, heureux et consolé, l'oublier près de vous. »

Au moment où M. d'Olmont et Mme de Melval sortaient, afin de continuer dans le parterre leurs tendres confidences, ils aperçurent un mouvement extraordinaire

dans les deux logemens, qui, avec celui de Mme de Melval, composaient tout le pavillon; ces logemens paraissaient abandonnés par ceux qui les occupaient. Bientôt on vint leur dire, quoique assurément ils n'eussent guère la curiosité de le savoir, qu'une des chambres avait été retenue dernièrement par un homme qui devait arriver ce jour là, et que l'on attendait d'un moment à l'autre. L'espèce d'enthousiasme produit à Sainte-Périne par cet hôte nouveau durait encore. L'on racontait que, lorsqu'il était venu

pour la première fois visiter la maison, cet homme singulier avait en peu d'instans ravi tout le monde : les sœurs étaient touchées de son onction à les louer sur leur charité ; il avait parlé conciles, et cité saint Augustin et saint Athanase au chapelain; le médecin lui avait passé d'être partisan des nouvelles méthodes; ce qui annonçait bien qu'au fond lui-même, malgré le décorum, n'en était pas très éloigné, enfin il avait donné des recettes à l'infirmerie, et même de bons avis à l'office et aux cuisines.

Malgré l'impatience que ces détails et ce bruit causaient à M. d'Olmont et à Mme de Melval, bientôt leur joie et leur étonnement furent extrêmes lorsqu'ils virent de loin venir, et qu'ils reconnurent, au son de sa voix et à sa belle humeur, leur ancien ami Florville. Ils se félicitèrent tous trois, avec les expressions les plus vives et les plus sincères, de cette heureuse rencontre. Florville était véritablement enchanté; il semblait que rien ne lui manquât plus, puisque, indépendamment du plaisir de retrouver les personnes

qu'il aimait, il était assuré d'un voisinage de bonne compagnie. A soixante ans, s'il en avait assez du monde, il avait encore besoin de conversation, et, tout en appréciant les divers mérites de Sainte-Périne, il n'était pas resté là dessus sans quelque inquiétude. Ce genre d'examen eût d'ailleurs été difficile, et le résultat très incertain. Il faut plus de temps que l'on ne pense pour distinguer les vrais ennuyeux, et l'on voit des hommes, fort sémillans au premier abord, être à l'user insupportables. Cet ennui

actif, si l'on peut le dire, est le pire de tous, et la lenteur, l'immobilité même, enfin l'ennui simple des esprits bornés lui semble bien préférable; par un effet contraire, des hommes distraits, négligens, paresseux, vulgaires en apparence, finissent, lorsqu'ils s'animent et sortent de leur bizarre langueur, par devenir pleins de charme et d'intérêt. Florville raconta, sans le désespoir obligé, comment il avait été destitué de sa petite sinécure par un ministre nouveau, sévère réformateur des *abus*, mais qui, trois

mois après, recréa cette même place pour une espèce de provincial imbécille.

L'établissement de Florville dans sa chambre du pavillon eut lieu le même soir; son ménage de garçon n'était guère embarrassant, quoique, dans sa simplicité, il ne fût pas sans élégance et sans quelque recherche. Florville s'était défait de sa bibliothèque; il n'avait gardé qu'un petit nombre de livres, mais qu'il lisait toujours. Le reste du pavillon fut loué par M. d'Olmont; il y fit faire des embellissemens, et se proposa de

venir l'habiter après son mariage avec Mme de Melval.

Ce mariage fut célébré quelques semaines après dans la chapelle de l'institution de Sainte-Périne. Tels étaient l'estime et le respect qu'avaient universellement inspirés M. d'Olmont et Mme de Melval, que toute la maison voulut y assister. Cette pompe nuptiale était vraiment nouvelle et touchante : l'on voyait à l'autel l'infortune consolée, de longues illusions satisfaites, les époux avaient cette joie simple et profonde, qui ne peut être trompée, et c'était un

ami, des vieillards, qui offraient leurs vœux et leurs prières. L'on remarquait encore, à cette consécration des sentimens les plus purs, un homme révéré que l'on rencontre également dans l'assemblée des rois et dans l'hospice du pauvre, aux tribunes publiques et dans le sanctuaire des lettres, et qui est à la fois placé, comme guide et comme appui, près de l'enfance la plus auguste et de la vieillesse retirée et obscure *. M. d'Olmont remit pour

* M. le D. M. de M., membre du conseil général des hospices, chargé de la surveil-

toujours à Mme Melval cet anneau, qui, sanctifié par le malheur, était alors béni par la religion; il y avait fait graver ces mots :

HAPPY TO GAIN,
HAPPIER TO RESTORE! *

Cet anneau, comme on peut le croire, fut dans la suite gardé

lance de Sainte-Périne. Une mort presque subite vient de frapper M. de M. :

...... Cui pudor et justitiæ soror
Incorrupta fides, nudaque veritas,
Quando ullum invenient parem?
Multis ille bonis flebilis occidit....

* *Heureux de l'avoir reçu, plus heureux de le rendre!*

un peu plus précieusement qu'il n'arrive aux *alliances* ordinaires. A la fin de la cérémonie un discours fut prononcé par le chapelain; il avait pris pour texte ces paroles de la Sagesse : LA VIEILLESSE EST UNE COURONNE D'HONNEUR, LORSQU'ELLE SE TROUVE DANS LES VOIES DE LA JUSTICE *.

Le même jour M. d'Olmont fit remettre à chacun des habitans de Sainte-Périne, sans exception, les présens qui pouvaient leur être le plus agréables. Il s'était concerté pour ce petit travail avec

* Prov. XVI, 31.

Florville, dont les avis lui avaient été utiles, car, quoique le dernier arrivé, Florville déjà connaissait tout le monde. Le soir il y eut chez M. d'Olmont de la musique et un souper auquel les personnes les plus distinguées de l'Institution furent invitées. M. et Mme d'Olmont étaient de la politesse la plus noble et la plus aimable ; la conversation fut animée : Florville fit gaiement l'histoire des femmes françaises dont la beauté avait survécu à la jeunesse, depuis la reine Blanche jusqu'à Mme de Maintenon, sans même oublier, à

côté de ces noms austères, Diane de Poitiers et Ninon ; il cita là dessus les vers d'un vieux poëte, qui ne manquaient ni de grâce ni de sentiment, et qu'il appliqua galamment et avec vérité à Mme d'Olmont :

La beauté qui te suit depuis ton premier âge,
Au déclin de tes jours ne veut pas te laisser ;
Et le temps, orgueilleux d'avoir fait ton visage,
En conserve l'éclat, et craint de l'effacer.

Regarde sans frayeur la fin de toutes choses.
Consulte le miroir avec des yeux contens.
On ne voit point tomber ni tes lis ni tes roses,
Et l'hiver de ta vie est ton second printemps*.

* *La Belle Vieille*, ode de Maynard.

Florville entreprit intrépidement de réhabiliter la vieillesse des femmes qu'il regardait avec raison comme beaucoup trop décriée. Indépendamment de cette magistrature de l'opinion qu'elle exerce sur la société, il y voyait un moyen commode de dévouement et de sacrifice; c'est alors, dit-il, que la femme peut prier avec noblesse et solliciter sans rougir; alors l'amour et l'accomplissement du devoir sont devenus pour elle un bonheur et une vertu faciles; elle ne recherche plus les vains triomphes de l'a-

mour propre, toute son ambition n'aspire qu'à être utile. Mais ce qu'il y eut de mieux dans la petite dissertation de Florville, fut assurément ce trait charmant d'une femme sur les vertus privées de son sexe à cette époque de la vie : *Ces vertus n'éclatent pas au loin : aussi ne peut-on les comparer au fanal qui dirige dans un immense horizon la course du navigateur, mais à la lampe vigilante dont la modeste lumière se répand sur le foyer pour éclairer les travaux domestiques*. *Si elle est composée d'é-*

lémens purs et bien préparés, sa lumière aura encore de l'éclat à la fin de la veillée *.

M. et Mme d'Olmont, Florville, fixés dans la retraite qu'ils s'étaient choisie, commencèrent à vivre pour eux, non de cette vie égoïste que les cœurs arides prennent pour de la sagesse; mais, délivrés tous trois des soins, des embarras, des distractions du monde, ils jouirent paisiblement

* *Première Lettre sur la Vieillesse des Femmes*, par Mme de M.....n, traducteur du *Dialogue de la Vieillesse* de Cicéron.

des vrais biens de l'âme dans l'âge avancé, la bienfaisance et l'amitié.

FIN.

IMPRIMERIE DE J. PINARD.